

Bouchet, J
Comment l'évangile agit
au Zambèze

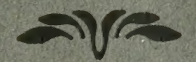
Les Cahiers Missionnaires
N° 5

COMMENT L'ÉVANGILE AGIT AU ZAMBÈZE

J. BOUCHET

Il leur dit une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et qu'elle mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.

(MATH. XIII, 33).



PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago (XIVᵉ)
—
1922

Prix : 2 fr. 50.

Comment l'Evangile agit au Zambèze

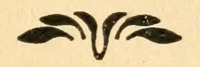
Les Cahiers Missionnaires
N° 5

COMMENT L'ÉVANGILE AGIT AU ZAMBÈZE

J. BOUCHET

Il leur dit une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et qu'elle mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.

(MATH. XIII, 33).



PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago (XIVe)

1922

DÉDICACE

Si j'étais le cerveau qui a conçu ces pages au lieu de n'être que le témoin qui les a vécues, je voudrais les dédier aux amis précieux et aux auditeurs aimables qui ont si bien su encourager celui qui passait au milieu d'eux, en Suisse et en France, au cours des tournées dont ce petit livre est le reflet. Puisque je ne puis pas leur offrir ce qui m'appartient si peu, qu'ils acceptent au moins ici l'hommage de ma reconnaissance sincère.

Saint-Imier, le 31 mai 1922.

J. BOUCHET.

AU LECTEUR

Ami lecteur, je sens le besoin de t'avertir avant que tu te lances dans la lecture des pages qui vont suivre : n'y cherches pas ce que tu n'y saurais trouver, et ne t'étonnes pas d'y rencontrer certains faits ou certaines expressions qui ne sont pas habituels dans ce genre d'ouvrage.

Tu ne trouveras ici ni des histoires, ni de l'histoire ; ce n'est pas davantage un ouvrage scientifique, une monographie étudiant une tribu, ou un groupe de tribus africaines, dans ses mœurs, ses croyances, ses industries, son langage et son passé. Sur tous ces sujets il y aurait, je le sais, des choses intéressantes à glaner et des gerbes importantes à lier. Mon but est plus modeste ; il s'agit d'un simple témoignage ; je voudrais dégager et montrer ce que Dieu par son Evangile, prêché dans la faiblesse, a fait déjà au Zambèze et indiquer ce qu'il reste à faire encore. Pour cela j'ai dû toucher à plusieurs des domaines nommés ci-dessus, je n'en ai traité vraiment aucun. Si tu es homme de science, passe outre car je n'ai rien pour toi, si tu es un humble chrétien qui aime à contempler l'Esprit de Dieu à l'œuvre parmi les plus petits et les plus déshérités, viens et lis car ce qui suit est pour toi.

Il m'est arrivé d'employer des expressions comme celles-ci : *les noirs, les païens* etc., qu'il soit bien entendu qu'il faut toujours sous-entendre le complément : *du Zambèze.* Ceci est important, car ce sont ceux du Zambèze seuls que je connais un peu, et vouloir parler des noirs comme s'ils appartenaient à un type unique, ce serait assimiler un Parisien cultivé à un moujik ignorant, un Genevois rangé et correct à un brigand calabrais. Il y a autant d'espèces de noirs que d'espèces de blancs et il y a plus de différence peut-être entre un Bushman et un bourgeois lettré de Tombouctou qu'entre un académicien et un paysan des Pouilles italiennes. Enfin on trouvera dans ces pages des faits pris surtout dans mon expérience personnelle ; je n'ignore nullement le beau et grand travail accompli par Dieu, par le moyen de mes collègues, mais il leur appartient de le dire eux-mêmes, et un témoin ne parle que ce dont il a été effectivement le témoin.

J. B.

INTRODUCTION

Que veulent les Missions ?

« Les Missions ne cherchent pas à convertir des noirs, elles veulent fonder des Eglises. » Ces paroles, que je cite de mémoire, étaient prononcées par le regretté Ed. Jacottet au cours d'une conversation déjà vieille de huit ou neuf ans. Il exprimait ainsi, sous la forme paradoxale qu'il aimait, une vérité profonde et trop souvent oubliée (1).

L'Eglise de Christ, comme tous les organismes vivants, a deux fonctions essentielles : elle doit se nourrir et elle doit se reproduire. De même que les êtres organiques puisent dans le milieu ambiant des éléments jusqu'alors étrangers pour se les assimiler, de la même

(1) Dans une brochure publiée plus récemment en anglais : « Connaissons-nous assez pour dépenser sagement », un auteur bien connu de ceux qui s'occupent de « *Missionary Survey* », ce qu'on peut traduire bien imparfaitement : géographie et politique missionnaires, déclare ce qui suit, que nous traduisons de mémoire : « La Mission n'a pas plusieurs buts mais un seul, et tous les autres (enseignement scolaire, soins des malades, bienfaisance, etc.) doivent toujours rester subordonnés à ce but unique. »

façon l'Eglise doit se nourrir, se renouveler, s'étendre en absorbant les hommes au milieu desquels elle vit et qui étaient restés jusqu'ici en dehors de ses cadres. C'est à cette fonction importante que répondent les œuvres d'évangélisation locale, d'éducation de la jeunesse, de secours aux affligés de toutes natures. Notons en passant que s'il est légitime que l'Eglise délègue ces fonctions à des hommes plus particulièrement préparés à les remplir, pourtant aucun membre de l'Eglise, s'il est digne de ce nom, n'a le droit de s'en désintéresser. Le parasitisme spirituel, malgré sa fréquence, n'est pas moins redoutable que le parasitisme biologique, et pas moins destructeur de vie, pour le parasite lui-même aussi bien que pour celui qui l'héberge.

Cette fonction de la nutrition n'épuise pourtant pas l'activité normale d'un être sain et complet. Après avoir vaqué aux soins de la conservation de l'individu, il se voue également à ceux de la conservation de l'espèce par la procréation. L'organe procréateur de l'Eglise, c'est la Mission. Par la Mission une église donne naissance à d'autres églises qu'elle devra entourer, soigner, allaiter aussi longtemps qu'elles seront encore dans l'état d'enfance spirituelle. Il ne faut jamais oublier cependant que l'état dépendant de l'enfance doit rester quelque chose de passager, et que tout l'effort des agents compétents de l'église-mère doit se porter sur la préparation d'églises-filles capables d'atteindre leur

majorité dans le plus bref délai possible et de vaquer elles-mêmes aux multiples devoirs d'une église qui vit, se nourrit et grandit.

Si ces remarques sont fondées, et nous sommes convaincus que le Livre des Actes des Apôtres honnêtement étudié les corrobore entièrement, il en résulte un certain nombre de conséquences que nous indiquerons rapidement en passant.

La première c'est que, lorsque de bons chrétiens nous reprochent d'aller chercher bien loin des païens alors qu'il y en a tant au pays, ils commettent tout simplement une confusion de fonction : ils reprochent aux organes que l'Esprit a mis à part pour une œuvre spéciale (Actes XIII, 2), de ne pas accomplir la tâche générale dévolue à tous. Lorsque les églises chrétiennes seront composées de membres *actifs*, qu'il y aura dans leur sein moins de parasites, que les mots : « Serviteurs de Jésus-Christ » ne seront plus réservés à MM. les Pasteurs, mais s'appliqueront à tous parce que tous serviront, non seulement on n'aura plus besoin de retenir au pays les missionnaires pour qu'ils y fassent une œuvre qui n'est pas la leur, mais les églises auront, en beaucoup plus grand nombre, des « prophètes et des docteurs » parmi lesquels l'Esprit pourra se choisir des *envoyés.*

Toutefois, ce sont les méthodes missionnaires ellesmêmes qui seront le plus directement influencées par

une claire vision du véritable but à poursuivre. Il est bien évident en effet que ces méthodes différeront considérablement suivant qu'il s'agira d'atteindre rapidement l'ensemble du pays pour le mettre en face du message évangélique, ou de rechercher une élite morale et religieuse et de la constituer en église capable, *elle,* de vaquer à l'évangélisation de ce pays. Or il est incontestable qu'au point de vue d'une saine pédagogie aussi bien qu'à celui d'une sage administration financière et, croyons-nous, d'une fidèle interprétation des Ecritures c'est la seconde alternative que nous devons envisager.

Il ne s'agit donc plus simplement de prêcher, mais d'instruire, d'éduquer, d'enfanter en quelque sorte. L'action sera moins extensive qu'intensive ; la qualité des néophytes devra l'emporter sur la quantité, dans nos préoccupations. De là, naturellement, une préparation plus soignée et plus lente des baptêmes ; de là aussi une *discipline* d'église qui devra, au moins au début, à l'heure où les traditions se forment et les fondations se posent, être plus stricte et plus exigeante. Oh ! ce terrible devoir de la discipline à exercer, avouons qu'il est l'un des plus pénibles de la carrière missionnaire ! De loin, en théorie, il peut être facile de ne considérer les cas qui se présentent qu'en fonction de l'ensemble, dans leur seule valeur démonstrative et pédagogique ; dans la pratique ce sont des individus qui sont là, des individus aimés que les sanctions nécessaires vont peut-être pré-

cipiter dans la révolte ou dans la nuit païenne ; et c'est très dur de sévir quand même ! Quel réconfort alors de se redire que nos jugements ne sont pas sans appel et qu'après tout, celui que nous excluons de l'Eglise sera peut-être, de ce fait même, plus près du Royaume des cieux, étant plus conscient de ce qui lui manque encore pour y entrer. Tout de même, cela fait parfois bien mal de sévir.

Il n'y a que peu de jours, j'entendais ces mots tomber des lèvres d'un jardinier qui taillait ses pêchers en fleurs ; il répondait ainsi à quelqu'un qui s'étonnait du nombre des rameaux fleuris qu'il sacrifiait : « Voyez-vous, pour tailler proprement un pêcher, il ne faut pas être sensible, il faut être sans pitié. » Ces paroles (entre parenthèses elles prouvaient que ce jardinier était lui-même fort loin de cette insensibilité qu'il préconisait, autrement il n'eût pas trouvé cette image) me reviennent à la mémoire en pensant aux branches que parfois le missionnaire doit couper impitoyablement. Il le faut, l'ensemble l'exige, le but le réclame, mais c'est douloureux ! Les enfantements d'ailleurs sont toujours douloureux.

Ainsi, le but à rechercher c'est la fondation d'une église, c'est-à-dire la constitution d'un groupe de chrétiens arrachés au paganisme et rendus capables, non seulement de recevoir pour eux-mêmes le Salut, mais encore de comprendre l'Evangile, de le repenser tout en

en le conservant pur de tout alliage corrupteur, et de le répandre autour d'eux. Voilà donc le but à poursuivre et, par conséquent aussi, la norme en regard de laquelle seulement on pourra juger des résultats atteints par une mission quelle qu'elle soit. Une mission a réussi non pas en raison des chiffres enregistrés par ses statistiques, pour encourageants et utiles qu'ils soient à d'autres égards, mais en raison de son approche du jour où, l'église-enfant ayant grandi, la mission devient inutile. A ce point de vue, reconnaissons d'emblée qu'au Zambèze nous sommes encore loin d'une église en voie d'atteindre à sa maturité.

PREMIÈRE PARTIE

Le Zambèze avant la Mission

CHAPITRE PREMIER

Organisation politique et sociale

Pour juger sainement d'un chemin parcouru, il faut connaître non seulement le point d'arrivée ultime, lorsque l'œuvre sera complète, et le point d'arrivée relatif, atteint au moment dont on parle, il faut connaître aussi le point de départ. Pour bien apprécier le travail accompli au Zambèze il importe d'avoir bien présent à l'esprit, à côté du but idéal cherché et des résultats actuellement acquis, l'état de la population avant que la Mission y eût commencé son œuvre. Il va sans dire que dans une pareille étude il ne saurait être question de donner une description complète et exhaustive des Zambéziens, de leur histoire, de leurs mœurs, de leur langue et de leur religion : il faudrait pour cela plus de temps que nous n'en pouvons disposer. Il nous suffira de rappeler les choses qui, par leur influence sur le caractère même des gens de là-bas, sont en relation né-

cessaire, d'opposition ou au contraire d'harmonie, avec cet Evangile que la Mission veut instaurer.

Plusieurs ont cru trouver dans la forme de gouvernement adoptée par les ma-Rotsi (1), une monarchie absolue, héréditaire ; l'erreur était manifeste comme nous allons le voir. Le roi ou *Mulena* (2) ne peut pas faire tout ce qui lui plaît, il faut que le conseil des chefs, ou *Kuta,* soit d'accord avec lui. Il est vrai d'ajouter que le *Kuta* à son tour ne peut rien sans le *Mulena.* Nous sommes en réalité en face d'une dualité : couronne et parlement, qui rappelle assez bien les gouvernements du moyen âge en Europe. Et, comme au moyen âge aussi, le parlement n'a rien de démocratique, il est composé de chefs jouissant d'autorités variées. A l'inverse du moyen âge pourtant, les charges au Zambèze n'étaient pas héréditaires ; *le Kuta* se renouvelait au décès d'un titulaire, par voie de cooptation, et l'on a vu des fils de simples esclaves arriver à de très hautes positions dans la tribu. Il est vrai que souvent, ils y arrivaient, au moins pour débuter, plus par leurs qualités physiques qui les faisaient désirer comme époux par des princesses, que par leurs vertus intellectuelles ou morales. Après cette première percée cependant c'étaient bien leurs talents qui leur permettaient de monter plus haut.

(1) Nous conservons la forme Southose de cette racine qui se défend tout aussi bien que la forme *Lozi* du si-Kololo. Il serait évidemment plus exact d'adopter la forme *Loui* employée dans la tribu même, seulement elle ne rappellerait rien aux lecteurs de langue française et appartient en outre à un dialecte qui est en voie de disparaître ou, en tous cas, de se modifier considérablement.

(2) Dans les mots indigènes la lettre *u* a toujours le son de *ou*.

La royauté n'échappait pas à la loi de l'élection ; le *Mulena* était lui aussi élu, mais on ne le pouvait choisir que dans le clan royal ; à cette restriction près, le choix était libre, il pouvait tomber sur un fils quelconque, un frère, un neveu, voire un cousin du roi qu'il s'agissait de remplacer. Il va sans dire que tout cela n'allait pas sans querelles intestines, combats sanglants et massacres abondants (1).

Lorsque le calme était rétabli, le roi et son conseil reprenaient le pouvoir et faisaient marcher les affaires ; ensemble ils exerçaient l'autorité politique, militaire, judiciaire, législative la plus compète. Le pays, divisé et subdivisé en districts et sous-districts ayant à leur tête des chefs responsables, était ainsi véritablement gouverné et c'est cette centralisation fortement constituée qui permit aux ma-Rotsi d'établir leur pouvoir sur un pays immense, habité par des tribus beaucoup plus nombreuses et souvent plus valeureuses qu'eux-mêmes, mais qui n'avaient pas su s'unir et s'organiser.

Parmi les chefs qui composent le *Kuta*, il convient de rappeler ici le *Natamoyo*, ou le sauveteur, celui qui donne la vie. Il représente, dans cette organisation africaine,

(1) C'est en vue justement d'éviter ces querelles, que l'administration anglaise avait demandé à Léwanika, le roi précédent, de désigner son héritier lui-même. Il le fit en dérogation du droit Rotsi véritable, et c'est là en bonne partie qu'il faut chercher la cause des difficultés que Yeta, le roi actuel, a rencontrées au début pour asseoir son autorité ; on a vu en lui le roi imposé par les blancs et non pas le roi régulièrement élu et choisi par les chefs de la tribu. Un autre résultat fâcheux c'est que maintenant les chefs, eux aussi, veulent choisir eux-mêmes leurs héritiers de leur vivant, et il en résulte un abaissement manifeste du niveau général des membres du *Kuta*.

les droits de la clémence qu'on ne s'attendait certes pas à y voir si bien reconnus. Dans le conseil, lorsqu'un coupable a été condamné à mort, le *Natamoyo* a toujours le droit de se lever et de déclarer : « Je réclame cet homme ». Aussitôt le prisonnier est libéré et il devient l'*homme du Natamoyo ;* ce dernier le garde parmi ses gens un temps indéterminé, puis il le rend au roi dont il redevient ainsi un sujet régulier.

Ce droit de *grâce* est complété par un droit de *refuge;* celui-ci n'est pas confiné au seul *Natamoyo,* encore qu'il en soit le représentant attitré, il s'étend à tous les grands chefs. Lorsqu'un coupable est poursuivi pour une offense qui peut entraîner une condamnation capitale, s'il réussit à gagner la cour du *Natamoyo* ou d'un des grands chefs susdits, il est en sécurité, nul n'a plus le droit de porter la main sur lui. Le maître de la maison examinera le cas et pourra, soit le livrer à la justice, s'il le croit bon, soit lui permettre de demeurer chez lui où il deviendra l'un de ses hommes liges.

Ajoutons que, peu après l'arrivée de M. Coillard au Zambèze, les ma-Rotsi décidèrent que, sur ce point spécial tout au moins, les missionnaires auraient rang de grands chefs, et que leurs stations deviendraient autant de *villes de refuge.*

Nous voici bien loin, n'est-il pas vrai, de l'organisation toute patriarcale et amorphe que nous prêtons volontier aux africains et qui fleurit en effet, nous venons de le voir, dans toutes les autres tribus qui habitent le Haut-Zambèze. Notons pourtant une exception

en faveur des ma-Nkoya, peu nombreux et fort dispersés, qui possèdent une espèce d'organisation centrale mais peu rigide.

Cette grande organisation et la puissance politique qui en découle a donné aux ma-Rotsi, et naturellement à tous ceux qui croient pouvoir, à tort ou à raison, se faire passer pour tels, un orgueil national intense. Il faut avoir entendu un Zambézien proclamer : « *Je suis ma-Rotsi* » pour se faire une idée de ce que pouvait être autrefois le *civis romanus sum* des anciens. Ils se croient le centre du monde et, au cours de la grande guerre, une opinion courante là-bas faisait de leur pays la cause et l'enjeu du conflit. Les Allemands faisaient la guerre aux Anglais pour leur ravir l'hégémonie au Zambèze ; ils ont été vaincus et le pays reste aux Anglais, voilà tout !

On a souvent, et avec raison, fait le procès de la civilisation sans Dieu et du mal qu'elle a fait aux races africaines. Il est pourtant un bien, tout inconscient d'ailleurs, qu'elle fait et qu'il est bon de souligner ici. Par contraste elle rejette les noirs vers l'Evangile, ou tout au moins vers ses représentants, les missionnaires. Perdus au milieu de ces blancs qui arrivent en maîtres, et des lois nouvelles qu'ils édictent, les noirs se tournent avec bonheur vers ce blanc qui parle leur langage et se penche vers eux avec sympathie et affection. Qui dira jamais toute la part qui revient à ce facteur des succès remportés par les missions au sud de l'Afrique ? C'est là un élément qui n'est pas encore entré en jeu au Zam-

bèze ; l'administration anglaise, d'ailleurs bienveillante, est encore peu envahissante, et l'orgueil national ou plutôt nationaliste demeure entier, dressant son obstacle imposant aux progrès de l'Evangile.

Cette puissance politique et militaire devait presque nécessairement, dans un monde sans morale, donner naissance à un système quelconque d'esclavage. Celui que la Mission trouva au Zambèze avait un caractère tout particulier d'absoluité ; les esclaves, et qui n'était pas esclave à un titre ou à un autre au Zambèze ! appartenaient à leurs maîtres, esprit, âme et corps. Le maître faisait et défaisait les mariages à son gré, et il ne s'en faisait pas faute. Il en était résulté un relâchement à peu près absolu des liens matrimoniaux ; le mariage n'était plus qu'une union temporaire, continuellement révisible de par la volonté du maître ou de par celle des parties. Lorsque le maître jetait son dévolu sur une femme, où ordonnait qu'elle devînt l'épouse d'un autre mari, le mari précédent ne disposait d'aucune instance d'appel, il ne pouvait que saluer son maître à genoux et frapper des mains en signe d'acquiescement.

On comprend désormais les paroles de cette bonne vieille Ruthi, une esclave, morte chrétienne il y a quelques années ; elle avait entendu lire l'histoire de la femme samaritaine et s'écriait en pleurant : « Mais c'est là notre histoire à toutes, car toutes nous avons eu cinq maris, ou plus encore, et celui que nous avons n'est pas notre mari ! » Il est du reste demeuré une trace

éloquente de cet état dans la langue du pays: là-bas, lorsqu'un enfant parle de son père ou de sa mère, il ne le fait jamais qu'au pluriel. Dans le nombre de celles qui se sont succédées auprès du père et qui toutes ont quelque droit au titre de mère, dans le nombre de ceux qui se sont succédés auprès de la mère et qui tous ont quelque droit au titre de père, il semble que l'enfant ne sache plus qui choisir, et qu'il tranche la difficulté en infligeant à ces noms sacrés un pluriel infamant, et douloureusement éloquent dans son inconscience.

Les esclaves se recrutaient de plusieurs manières. Il y avait tout d'abord les enfants des esclaves qui, naturellement, demeuraient esclaves eux aussi. Il y avait aussi les guerres intertribales ; lorsqu'au cours d'un combat un ennemi se voyait perdu, il demandait grâce et l'obtenait parfois en devenant l'esclave de son vainqueur personnel. Il y avait aussi les impôts spéciaux : telle région ou tel village devait payer un certain nombre d'enfants de huit à douze ans ou plus ; ces enfants étaient emmenés parfois à des centaines de kilomètres et devenaient, dans la cour du maître auquel ils étaient attribués, les petits esclaves des autres esclaves. Abandonnés aux promiscuités les plus avilissantes, privés des soins les plus élémentaires, proies naturelles à toutes les vermines physiques et morales, qui dira jamais le sort de ces pauvres petits ? Surtout, comment espérer trouver encore quelques traces d'une loi morale quelconque dans des êtres soumis à une telle éducation ! Et ceci est vrai pour les maîtres, non moins que pour les esclaves.

Enfin les esclaves se recrutaient par le moyen de razzias qu'on opérait, dans les tribus avoisinantes incapables de se défendre, mais non soumises encore complètement aux ma-Rotsi. La femme de notre évangéliste de Sefula, Magdaleina, qui n'a certainement pas encore quarante-cinq ans, nous a conté plus d'une fois comment, alors qu'elle était fillette, elle fut une nuit réveillée en sursaut par des cris effrayants. Lorsqu'elle sortit de la hutte qui l'abritait avec ses compagnes, elle vit tout autour le village en feu, à terre les corps des hommes qui râlaient, horriblement mutilés, et plus loin les ennemis, véritables démons hurlants, qui déjà rassemblaient les femmes et les enfants avec le bétail du village. Puis ce furent les longues journées de marche jusqu'à la capitale, distante d'au moins cinq cents kilomètres, puis le partage du butin. Elle fut donnée d'un côté tandis que sa mère devenait la propriété, et la chose, d'un autre chef habitant une toute autre région du pays.

Est-il surprenant que, formés à une telle école, les gens soient devenus sanguinaires, cruels, sans pitié naturelle, incapables de croire au désintéressement et à la bonté ?

Une circonstance qui a fortement contribué à river au cou de ces malheureux les chaînes de l'esclavage, c'est le système de propriété foncière en vigueur là-bas. Le sol appartient à la nation et reste toujours à la disposition du *Kuta*. La part que chacun peut cultiver, et dont il disposera d'ailleurs d'année en année et même de père

en fils ou de mère en fille, reste pourtant toujours reprenable sans compensation. Théoriquement le chef ne peut pas reprendre un terrain pour en attribuer la jouissance à d'autres sans raisons valables; pratiquement on trouve toujours de bonnes raisons pour masquer une injutice ou une vengeance personnelle. En fait ce système, auquel rêvent les théoriciens du communisme moderne, est un des moyens les plus efficaces pour assujettir un peuple et le livrer, pieds et poings liés, au bon vouloir de ses maîtres. Dans un pays sans industrie, où pour manger il faut cultiver, encourir le déplaisir du chef c'est risquer son pain quotidien. Nous jugeons parfois sévèrement ces indigènes veules et lâches qui n'osent pas disputer leurs enfants à ceux qui les oppriment, qui sait où nous en serions si nous avions été, des siècles durant, soumis à une telle oppression ?

Orgueil et veulerie, licence et cruauté, mensonge invétéré et défiance invincible, se nouant en un individualisme outré et un égoïsme féroce, voilà bien les fruits naturels et constants de l'esclavage sous tous les climats.

CHAPITRE II

Les Croyances

Il y aurait un intérêt très grand à reconstituer l'histoire des différentes tribus actuellement gouvernées par les ma-Rotsi, sans oublier celle des ma-Rotsi eux-mêmes. Ce serait un travail difficile, qui nécessiterait des moyens d'investigation si puissants et si délicats que nous ne pouvons malheureusement pas l'aborder ici. Et c'est fâcheux, car il est probable que nous trouverions alors la raison d'être de l'effroyable gâchis que présente le tableau des croyances que nous avons rencontrées là-bas. Nous avons été longtemps avant d'y voir un peu clair et, maintenant encore, nous sommes bien loin de prétendre tout savoir et tout comprendre. Un fait qui me semble acquis, c'est que nous n'avons pas à faire à une religion bien et dûment classée et cataloguée dans les manuels spéciaux, mais à un mélange de religions superposées qui s'arrangent entre elles comme elles peuvent. Il est vrai qu'elles y arrivent assez bien, n'ayant pas là, pour compliquer les choses, la superstition de notre logique occidentale.

Les Zambéziens, ils ressemblent en cela à pas mal d'Européens, croient à beaucoup de choses ; mais toutes n'ont pas une égale influence sur leur vie. En commençant par le haut, religieusement et qualitativement parlant, ils croient à un dieu supérieur qu'ils appellent *Nyambé* et qui est doublé d'une divinité féminine : *Na-*

silélé. Disons pour n'y pas revenir que Nasilélé n'occupe qu'une situation très effacée, on l'invoque le soir après le coucher du soleil, à peu près uniquement pour obtenir une maternité qui se fait attendre ou la guérison d'un enfant malade. Volontiers aussi les femmes lui cultivent un petit coin de champ à proximité du leur pour l'inviter à bénir le tout.

Nyambé, lui, occupe plus de place dans la vie ; on l'invoque pour obtenir son bon vouloir sur un voyage, une expédition guerrière ou cynégétique, une tournée de mendicité, etc. On évoque également son secours dans les cas de maladie ou dans tout autre extrémité ; on trouve même des gens, mais ils sont très rares, qui le prient tout simplement pour lui rendre un culte et sans avoir rien de spécial à lui demander.

Qu'est-ce que ce couple de divinités ? Nous avons vu que Nasilélé n'est invoquée que le soir ; Nyambé, lui, ne peut être prié que le matin, au lever du soleil. Il y a donc de fortes probabilités pour que nous nous trouvions ici en face d'une ancienne religion solaire en voie de dépouiller ses langes naturistes. Nyambé et le soleil, Nasilélé et la lune avaient autrefois une parenté très étroite, mais il est juste d'ajouter que de plus en plus les indigènes séparent les deux choses et, laissant aux astres leur rôle de serviteurs de la divinité, ils placent leurs dieux en dehors et au-dessus des phénomènes de la nature. Nous trouvons d'ailleurs au Zambèze d'autres traces de naturisme ; c'est ainsi qu'à la saison beaucoup divinisent la pluie et lui rendent un culte, re-

courant même volontiers à son endroit à des formes qui ne sont pas sans analogie avec le katenothéisme (1) de certains hymnes védiques. Dans le voisinage des grandes chutes de Seoma et de Livingstone les gens croient aussi à la présence de divinités cachées dans les eaux et auxquelles il faut rendre hommage si l'on ne veut pas encourir leur courroux. On en vient d'ailleurs assez facilement à bout.

Lors de son premier passage à Seoma, M. Coillard obtint d'un chef que nous avons encore connu, qu'il le conduisit en pirogue jusqu'assez près des chutes. Auparavant le chef avait demandé au voyageur, pour une offrande à ces esprits, quelques morceaux de calicot. Il va sans dire que M. Coillard refusa net. Le brave homme ne se troubla pas pour si peu; embarquant son passager, il l'emmena où il désirait aller. Mais en approchant des points dangereux, il adressait aux esprits un petit discours à peu près dans ces termes : « O vous, esprits « puissants qui habitez les chutes, ne soyez pas fâchés « contre le voyageur que j'ai là dans ma pirogue ; il ne « vous a rien offert parce qu'il est très pauvre et n'a « rien à donner ! » Et, non loin de là, des gens étaient fort occupés à transporter les ballots d'étoffe que le missionnaire devait bien traîner après lui comme la seule monnaie ayant cours dans le pays !

Mais revenons à Nyambé et tenons-le désormais pour

(1) Katenothéisme : état d'âme, ou peut-être, simple figure de langage par laquelle le païen, d'ailleurs polythéiste, s'adresse à une divinité comme si elle était seule existante et seule agissante.

bien et dûment séparé du soleil. Tel qu'il est, est-il le créateur du monde ? Oui, répondra-t-on sans hésiter, c'est lui qui a tout fait et c'est par lui que tout subsiste. Mais il n'existe pas moins une légende, il est vrai peu connue, qui parle d'un père de Nyambé, et il en est une autre, également peu répandue, qui montre une partie au moins de la création apparaissant en dehors et sans l'intervention de Nyambé. La voici telle que je la tiens de feu Lewanika lui-même qui me la conta pour m'expliquer l'origine des rois ma-Rotsi.

« Au commencement il y avait une jeune fille ; elle n'avait pas de mari, mais enfanta quand même, sans le secours d'un mari, plusieurs enfants. Le premier né fut un éléphant, le roi des animaux ; puis le premier roi des ma-Rotsi vint ensuite et après lui successivement les autres animaux. »

Nyambé n'est donc pas sans conteste le créateur de toutes choses. Cela n'a du reste aucune espèce d'importance pratique ; aux yeux des Zambéziens il est certainement responsable de tout. Je demandais un jour à un homme, honnête lui-même et voire professant, mais père d'un voleur bien connu, comment il se faisait qu'il eût un fils si peu vertueux ; il me répondit d'un air fort surpris qu'on pût poser une telle question : « Mais c'est Dieu qui lui a donné un cœur de voleur. » C'est dire assez que, pour ces gens, Nyambé est bel et bien l'auteur responsable de tout ce qui existe.

Ce Nyambé est d'ailleurs bon prince, ce n'est pas lui qui chercherait querelle aux hommes pour des vétilles ;

il ne demande pas mieux que de les voir heureux, à condition toutefois qu'il n'en résulte pas pour lui trop d'ennuis. En somme, il ressemble d'assez près à telle conception populaire et matérialiste de Dieu qu'on rencontre encore dans nos pays civilisés. Et il n'est guère plus exigeant.

En effet, lorsqu'on veut lui faire une offrande, on s'en va tôt le matin avec un plat de bois, neuf si possible et propre en tout cas ; on remplit le plat d'eau propre et on le dépose sur un petit tas de sable blanc. Auparavant on a marqué le plat avec de la craie blanche et l'adorateur, lui aussi, s'en est fait aux tempes et sur la poitrine de petites taches blanches. Au lever du soleil, le fidèle expose sa prière et présente son offrande : une lance, une hache, ou un objet quelconque. L'offrande et le plat passeront la journée sur le petit autel temporaire de sable blanc et, le soir, on viendra les rechercher ; le tout redevient la propriété du donateur. Ce n'est donc pas ruineux !

Nyambé est-il tout puissant ? Les Zambéziens répondront sans hésiter par l'affirmative. Nyambé fait ce qu'il veut. Mais nous avons vu déjà que les noirs n'ont pas notre sacro-saint respect pour le principe de contradiction, et en fait, la toute-puissance de Nyambé est pour le moins sujette à caution. Ecoutez plutôt :

« Il y a bien longtemps, Nyambé vivait sur la terre en compagnie de Kamunu, le premier homme. Une nuit Kamunu entendit du bruit, il sortit et vit le Buffle qui broutait dans son champ de maïs. Il le chassa, mais le Buffle revint ; il le chassa

de nouveau à plusieurs reprises, mais toujours le Buffle revenait. A la fin Kamunu prit sa lance et tua le Buffle.

« Le lendemain il alla comme d'habitude, ainsi qu'il convient qu'un sujet le fasse, présenter au matin ses devoirs à Nyambé. Il fut fort surpris de trouver là, chez Nyambé, le Buffle dont il avait laissé le cadavre dans son champ. Nyambé reprocha fortement à Kamunu d'avoir ainsi tué son frère le Buffle. Quelque temps après Nyambé résolut de se séparer de l'homme et il s'en fut habiter sur une des îles du Zambèze.

« Kamunu, désireux de retrouver son Dieu, abattit un arbre, le façonna en forme de pirogue, le creusa ; puis il fit aussi une pagaie et, grâce à ces deux outils, il s'en fut visiter Nyambé dans son île. Ceci inquiéta vivement Nyambé que la grande habileté de Kamunu rassurait peu.

« Il résolut de convoquer tous les animaux à une grande épreuve d'intelligence. Il fit un grand feu, plaça dessus une grosse marmite de poterie remplie d'eau et, lorsque celle-ci fut en ébullition, il pria les animaux de retirer la marmite du feu. L'Eléphant vint, mais y grilla tous ses poils, sauf ceux de l'extrême bout de sa queue ; l'Hippopotame vint ensuite et se brûla si terriblement qu'il s'enfuit dans la rivière où il est resté. Les autres animaux ne voulurent même pas essayer. Kamunu, lui, s'en alla à la rivière, y puisa de l'eau dans un plat de bois et modéra le feu ; ensuite il prit deux poignées d'herbes aquatiques, les trempa dans l'eau et, grâce à leur protection, il put enlever la marmite du feu et la déposer aux pieds de Nyambé.

« Devant une si grande intelligence, Nyambé se sentit tout à fait inquiet pour sa propre sécurité et résolut de mettre quelque chose de vraiment infranchissable entre l'homme et lui. Il envoya l'Araignée voir, par delà les nuages, si le pays était habitable. L'Araignée revint en déclarant le pays très beau et très agréable. Nyambé y monta donc par le fil de l'Araignée, puis il creva les yeux de son guide pour qu'il ne pût pas montrer le chemin aux hommes.

« Et voilà pourquoi, au dire des Zambéziens, l'Araignée

est aveugle et les hommes ne peuvent plus retrouver leur dieu. »

Un dieu suprême qui s'est séparé de l'homme parce qu'il le trouvait trop habile et qu'il en avait peur ; un dieu qui récompense un service par une cruauté ; un dieu qui est cause que les hommes sont mauvais ou bons indifféremment ; des dieux qu'on peut tromper sans peine : voilà le bilan moral de cette première couche religieuse, la meilleure de l'âme zambézienne.

A côté et au-dessous de cette première religion qui, si elle est à peu près le néant au point de vue de son contenu moral, ne manque pas d'une certaine élévation religieuse, il y en a une autre qui exerce une influence déjà beaucoup plus considérable sur la vie des Zambéziens. Nous ne voulons pas parler des quelques vagues traces de totémisme qu'on y rencontre, et qu'on peut négliger, mais du culte des ancêtres. Que ce mot de *culte* n'induise pas en erreur ; on peut, ici ou là, rencontrer quelques individus particulièrement religieux qui offrent aux esprits des ancêtres, comme à Nyambé lui-même, un culte journalier ; ce n'est pourtant que la très rare exception. Dans la règle, on ne s'adresse aux ancêtres, comme à Nyambé encore, que lorsqu'on a besoin d'eux, et surtout lorsqu'on a quelques raisons de les croire de mauvaise humeur, de penser qu'ils réclament quelque chose.

En effet les mânes ne sont pas aussi accommodants que leur maître, Nyambé ; volontiers ils viennent chercher chicane aux vivants pour en obtenir quelques

bienfaits et rompre ainsi la monotonie de leur vie au séjour des morts. Les avantages qu'ils recherchent ainsi sont de différentes sortes ; ce peut être de simples cadeaux, dans le genre peu onéreux de ceux qu'on offre à Nyambé (1) ; ce peut être aussi une sorte de réincarnation dans un petit enfant et parfois même dans une personne plus âgée, ce qui nécessite alors des cérémonies plus compliquées, avec incantations, danses nocturnes, tambours et..... larges beuveries de bière indigène (2).

Ces mânes sont très intimement mêlés à la vie des Zambéziens ; on les consulte sur beaucoup de questions ou, tout au moins, on tient compte de leurs préférences supposées dans toutes les décisions à prendre. Lorsque le roi Lewanika désira se convertir à l'Evangile — il s'agissait, pensons-nous, d'une conversion surtout intellectuelle — il fut arrêté par ses chefs qui lui objectèrent ceci : « Si tu te convertis, tu devras renvoyer tes femmes et fermer leurs maisons ; où donc iront les mânes des anciens rois ? » En effet, l'établissement particulier de chaque femme du Grand Chef est aussi le lieu attitré où tel esprit est reçu lorsqu'il vient visiter ses anciens sujets. L'objection parut si formidable à tous qu'on ne permit pas à Lewanika de réaliser son projet.

En somme ces mânes sont moins des esprits familiers

(1) Voir page 26.

(2) Ce désir des esprits se manifeste par une maladie de l'enfant en question, maladie dont les devins reconnaissent l'origine et qui cesse lorsque l'enfant a pris le nom du défunt qui veut se réincarner en lui. C'est pour cela que les enfants ne reçoivent un nom définitif qu'après leur première maladie.

qu'on invoque, et dont on recherche la protection, que des hôtes volontiers maussades, dont on se passerait facilement mais qui s'imposent, et qu'il faut éviter de mécontenter car ils peuvent beaucoup pour ennuyer les gens. Leur pouvoir est d'ailleurs en relation directe avec leur influence ancienne, car la vie de l'au-delà n'est que la continuation, plus pâle et moins attrayante, de la vie d'ici-bas, avec ses différences sociales, raciales, financières, etc. Ajoutons que cette simple prolongation, toute naturelle, n'est conditionnée par aucune espèce de jugement quelconque.

Nous arrivons ainsi à la troisième couche des croyances zambéziennes. Indépendamment de ce *double* qui s'en va chez Nyambé à la mort, les hommes en ont un second qui, en temps normal, doit demeurer dans la tombe avec le corps qui y est déposé ; mais il arrive que des humains malfaisants, les sorciers, l'en fassent sortir par leurs incantations. C'est à tort, disons-le ici, qu'on confond toujours devins et sorciers ; le *devin* est un homme réel, un médecin indigène, qui, par ses moyens divinatoires, dépiste les esprits méchants et, par ses médecines qui sont souvent des amulettes, contrecarre leur action. S'il n'est pas à proprement parler un prêtre, il est pourtant le lien indispensable entre les hommes et le monde des esprits. Il ne prétend à aucune sainteté spéciale mais aussi bien à une science particulière, héritée, acquise ou révélée, qui l'a mis en possession d'instruments de connaissance et de médecines (amulettes) favorables.

Quant au *sorcier,* il est plus difficile à définir. Il est parfois un être réel qui applique ses connaissances spéciales des simples à faire du mal ; ce n'est ni plus ni moins qu'un marchand faisant un commerce illicite de poisons. Mais il est beaucoup plus souvent un être purement légendaire, et d'ailleurs inconscient puisqu'il est sensé n'agir qu'à l'état de sommeil. Par ses incantations, il fait remonter parmi les hommes l'esprit d'un mort qui devient ainsi son esclave absolu. Il l'emploie à tout espèce de travaux domestiques, mais surtout il l'oblige à faire du mal autour de lui. C'est à l'action de ces esprits qu'il faut attribuer la plus grande partie des accidents, maladies, morts, etc. Cette croyance n'est pas sans analogie avec celle du *chamanisme* des Finnois, avec cette différence pourtant que le « muloï », ou sorcier zambézien, est souvent inconscient et qu'en tout cas il cache toujours soigneusement ses menées, alors que les *chamanes* s'en glorifiaient ouvertement.

Ouvrons ici une parenthèse pour reconnaître, ce dont nous avons douloureusement conscience, que du moment où nous définissons ces idées nous les faussons en bonne partie. Les mots, et tout particulièrement les mots français, apportent avec eux une précision que la mentalité noire ne connaît pas ; et l'erreur est augmentée encore du fait qu'on ne peut pas tout dire, même si on savait tout, ce qui n'est jamais le cas ; il en résulte, dans les tableaux que nous traçons des croyances païennes, quelque chose de nécessairement trop logique. Il faut pourtant consentir à parler notre langue, mais

qu'il soit bien entendu qu'à côté des croyances que nous indiquons, il en est d'autres, moins affirmées mais non moins respectées, qui les complètent ou les contredisent et font du tout un fatras qui ressemble, à bien des égards, à tout l'amalgame de superstitions encore mêlées à nos cultes occidentaux.

Revenons à nos moutons, — en l'espèce de fort vilains moutons puisqu'il s'agit de sorciers et de revenants, — et voyons comment ces croyances vont se traduire dans la pratique.

Au Zambèze, pas plus du reste que dans toute l'Afrique, on ne tombe malade pour des causes naturelles. Voici par exemple un noir qui s'est mis en transpiration au cours d'une danse nocturne ; sans se couvrir il va s'asseoir parmi les spectateurs dans l'air frais de la nuit. Il en résulte une bronchite, et peut-être une pneumonie. Vite on fait venir un devin qui prononce son diagnostic à l'aide de ses osselets (1) divinatoires.

Disons que les devins zambéziens ne semblent pas avoir de traditions quant à l'interprétation de leurs osselets ; j'ai posé un jour à l'un d'eux cette question : « Un autre devin peut-il comprendre ce que disent tes osselets ? » — « Non », dit-il, « moi seul les comprends. » — « Et peux-tu interpréter ceux d'un autre devin ? » — « Non, leur maître est seul à pouvoir le

(1) Nous gardons ce mot qui est commode, étant connu ; mais il est bon de rappeler que si on se trouve parfois, rarement, en présence de vrais osselets, on a beaucoup plus souvent à faire à de tout autres objets : calebasse, corne de bœuf, vieux épis de maïs veufs de leurs grains, petits pantins de bois dansant sur une ficelle, vieux boutons, clefs de boîtes de sardines, etc.

faire. » Il semble donc bien que nous nous trouvions en face d'un individualisme à peu près absolu. Dans ma conviction, ces *osselets* ont avant tout pour but de retenir et fixer l'attention des auditeurs tandis que le devin les examine. Tout en manœuvrant ses objets, il émet des hypothèses et regarde comment elles sont reçues par l'auditoire. Il « accouche les esprits », lui aussi. C'est un emploi de la méthode socratique auquel Socrate n'avait pas songé ! Dans un domaine moins relevé, on peut dire aussi que c'est l'inverse de ce que font les prestidigitateurs ; eux parlent pour qu'on ne voie pas ce qu'ils font, les devins, eux, agissent pour qu'on ne s'aperçoive pas trop de leurs multiples coups de sonde oratoires. Mais ceci est de l'interprétation, revenons aux faits.

Le diagnostic établit peut-être qu'il faut faire une offrande à Nyambé, ou invoquer Nasilélé, ou encore qu'il s'agit d'un des ancêtres qui réclame quelque chose. On se disposera alors à faire le nécessaire et, si le malade guérit, tout sera dit. Il arrive d'ailleurs qu'on doive s'adresser successivement à plusieurs mécontents.

Enfin si le malade reste réfractaire à tout traitement, à moins pourtant qu'il ne s'agisse d'une maladie bien connue comme la lèpre, et surtout si la maladie a quelque chose d'un peu mystérieux dans son origine ou dans sa marche, alors on suspectera des maléfices et on recherchera le *sorcier*, cause de tout le mal. De nouveau un devin sera appelé et on le consultera en grande cérémonie. Il y aura probablement des tambours, des dan-

ses, des incantations et des beuveries. Il y a deux choses importantes à faire : d'abord amener l'esprit méchant à lâcher sa proie en usant envers lui de *médecines* plus fortes que celles par lesquelles son maître, le sorcier, l'oblige à agir ; puis découvrir le dit *sorcier* pour le faire disparaître. Pour le premier de ces deux buts, on aura recours à toutes sortes de moyens : exorcismes, port d'amulettes, emploi de simples plus ou moins appropriées, saignées, ventouses, inhalations, abstention de certains aliments, etc., etc. Certains de ces moyens ne sont pas plus sots que d'autres, mais ils sont souvent employés à tort et à travers sans discernement. On fera, par exemple, transpirer un patient puis on le laissera, très sommairement vêtu, s'asseoir au feu dans l'air froid de la nuit ; ou bien on pratiquera des saignées sur un homme déjà réduit à l'extrémité par une hémorragie incoercible (1).

(1) Pour l'indigène toute *médecine* a quelque chose de surnaturel ; elle n'agit pas en vertu de ses propriétés chimiques ou physiologiques, mais en vertu d'une puissance d'origine animiste qui repose en elle et que certaines pratiques déclanchent en quelque sorte. Le devin peut, par ses pratiques et ses incantations, faire entrer et demeurer cette puissance dans tel objet qu'il choisit ou fabrique de toute pièce ; ce sont ces objets qui constituent les gris-gris ou amulettes. Il ne faut pas confondre l'amulette, qui n'est qu'une médecine donnant pouvoir sur telle ou telle maladie ou tel ou tel malheur, avec le fétiche qui est la demeure d'un esprit et qu'on prie. Il est d'ailleurs difficile de bien marquer la limite entre les deux choses ; pourtant au Zambèze il ne semble pas qu'il y ait de fétiche, alors que les amulettes y foisonnent.

Un jour que je reprochais à un noir de mes amis l'amulette qu'il portait au cou, il me répondit : « Tu en portes bien, toi, pourquoi n'en aurais-je pas, moi aussi ? » Et, lorsque je voulus savoir à quoi il faisait allusion, il me montra... mon pince-nez ! Et malgré mes efforts je ne pus pas lui faire saisir la différence qu'il y a entre les propriétés physiques de la lentille concave et les vertus animistes et problématiques d'une petite corne d'antilope qu'on porte au cou pour se garder des crocodiles ou se conserver la fidélité de sa femme.

Pour découvrir le sorcier on a recours aussi aux *osselets*. Ceux-ci toutefois ne donneront pas une certitude mais une simple probabilité ; celui qu'ils désigneront devra se soumettre aux ordalies établies à cet effet. Il devra, par exemple, en grande pompe et par devant de nombreux témoins, plonger alternativement ses mains jusqu'au fond d'une grosse marmite d'eau bouillante et en retirer, l'un après l'autre, tous les tessons qu'on y a noyés. Si, après cela, ses mains ne présentent pas de brûlures il est libéré ; si non, il devra se soumettre à l'épreuve du *mwati*.

Le *mwati* est une drogue qu'un devin prépare et fait prendre à l'inculpé. Ce qu'il y a d'assez curieux c'est qu'avant de l'administrer le devin a une conversation avec le patient ; c'est un marchandage, fait au vu et au su de tous, des conditions dans lesquelles le devin consentira à arranger les affaires de telle sorte que l'accusé soit disculpé. Ce premier acte terminé on procède : le *mwati* est donné au malheureux qui l'avale. Si le patient est innocent, il est pris de vomissements violents ; si non, ce sont de terribles désordres d'entrailles qui ne tardent pas à se manifester. Le malheureux se tord dans les affres d'une péritonite aiguë. Pour l'aider à mourir, on le place sur une claie et l'on fait du feu dessous. Et toute la population est là qui l'insulte et l'accable d'invectives atroces (1).

(1) Il va sans dire que nous décrivons ce qui se passait avant que l'Evangile eût transformé les habitudes du pays. Ces choses ne se passent plus ainsi, maintenant, c'est généralement un coq qui prend la place du

Et voilà la croyance qui influe véritablement sur la vie des Zambéziens. Ils vivent sous la terreur constante du sorcier. Ce dernier peut être en effet partout ; souvenons-nous qu'il agit le plus souvent en état d'hypnose et peut s'attaquer à ses meilleurs amis. Le Zambézien est généreux et hospitalier parce qu'il a peur des sortilèges et que dire non, mal recevoir un voyageur, c'est s'exposer aux entreprises des revenants. Nous avons vu des parents donner en mariage leur fille qu'ils aimaient à un jeune homme qu'ils savaient indigne, par crainte des sortilèges. Il n'est nullement exagéré de dire que toute la vie de ces pauvres gens est dominée par la terreur que ces croyances leur inspirent.

Et lorsqu'ils ne tremblent pas devant le sorcier ils ont à trembler devant le devin qui peut à tout instant les accuser de sorcellerie. Et n'oublions pas qu'à cette accusation il n'est pas de dénégation possible, puisque les coupables le sont en général inconsciemment, tandis qu'ils dorment. Si l'accusation est formulée, il n'y a qu'une seule porte de salut : celle bien aléatoire que laissent les ordalies. Est-il surprenant après cela que tout dans la vie de ces malheureux respire la crainte et la tristesse ?

Les voyageurs parlent volontiers des danses nocturnes des africains et ils en font des descriptions fort amusantes ; en réalité très peu de ces danses sont des

patient pour ingurgiter le *mwati*. Du reste, ces procès se font de plus en plus rares à mesure que la lumière grandit. La loi anglaise les punit d'ailleurs sévèrement ; seulement, trouverait-on jamais un noir pour les dénoncer, si l'Evangile n'était pas intervenu ?

manifestations de joie, même de simple joie animale et orgiaque ; le plus souvent ces danses sont des incantations qui ont pour but de mettre les esprits en fuite ; elles sont l'expression de la terreur et non pas de la joie. Il n'est donc pas étonnant que le rythme même des tam-tams, lorsqu'ils retentissent au loin dans la grande nuit africaine, garde quelque chose de profondément triste et poignant.

Nous ne sommes pourtant pas au bout encore du calvaire que la superstition fait gravir à ces malheureux ; il faut parler aussi des choses néfastes qui le sont on ne sait pourquoi ; peut-être ont-elles une raison lointaine dictée par une hygiène insconsciente ou par des lois biologiques mal comprises.

Il est néfaste pour un mari que sa femme donne naissance à ses enfants dans sa maison. La malheureuse devra donc, à cette heure tragique où sa vie est en jeu, se contenter d'un abri improvisé, plus que rudimentaire, dont l'inconfort ne pourrait guère être dépassé.

Il est néfaste qu'une mère ait des jumeaux, ou qu'elle ait un enfant moins de deux ans ou deux ans et demi après un autre ; il est néfaste encore que chez un enfant la première incisive qui perce appartienne à la mâchoire inférieure ; dans tous ces cas les pauvres petits étaient supprimés cruellement il n'y a même pas vingt ans. En 1904 ou 1905 (pour préciser, il me faudrait consulter des documents laissés à Sefula) notre évangéliste, Samuel Zaza, dut intervenir énergiquement pour empêcher que deux jumelles fussent

abandonnées et périssent sur le sol même de l'abri où elles venaient de naître. Et il s'agissait du ménage de sa propre sœur, vivant à moins de quinze kilomètres d'une station missionnaire, presqu'à la porte de la résidence du magistrat anglais. Le père des enfants, un petit chef d'une certaine importance, était pourtant déjà un visiteur assidu de la capitale ; c'est dire qu'il ne s'agissait pas d'une famille particulièrement ignorante ou vivant dans une partie spécialement arriérée du pays.

Nous insistons sur ces points parce qu'aujourd'hui, grâce aux progrès réalisés, les jeunes nient que jamais de telles pratiques aient été en honneur dans leur pays.

SECONDE PARTIE

La Mission au travail

CHAPITRE III

Les débuts

Si l'auteur n'a pas été par trop inférieur à son sujet, et si le lecteur l'a suivi jusqu'ici, — et voilà certes deux suppositions pour le moins hasardées — la tâche de la Mission doit se préciser maintenant. Elle est formidable. Il s'agit de s'attaquer à un peuple ignorant, superstitieux, pétri par des croyances dont le moins qu'on peut dire est qu'elles sont absolument dépourvues de toute morale effective ; mais un peuple qui n'en est pas pour cela moins orgueilleux, très persuadé de sa haute valeur dans tous les domaines, hautain devant les petits, veule et servile devant les grands, méprisant les étrangers, et tout pénétré d'une défiance profonde et vraiment invincible envers tous. Il serait difficile d'imaginer un terrain plus radicalement contraire à tout le contenu de la révélation évangélique, et plus absolument im-

propre à recevoir les fondations d'une Eglise chrétienne.

Pourtant, les premiers débuts furent encourageants ; les gens venaient volontiers voir ces êtres étranges et si laids — nous nous plaçons au point de vue indigène ! — et écouter les discours incompréhensibles qu'ils débitaient. Ils avaient d'ailleurs en leur faveur ceci : qu'ils voyageaient avec des bagages abondants dont on espérait bien prélever une part, petite ou grande. N'oublions pas, en effet, parmi les qualités qu'ont développées chez l'indigène le paganisme et l'esclavage, le vol et, à son défaut, la mendicité la plus éhontée.

Cette première période ne dura pas partout également ; plus longue sur les stations anciennes, elle devint naturellement plus courte pour les stations plus récemment fondées, à mesure que l'ensemble des populations avait eu davantage l'occasion de voir des blancs ou, en tous cas, d'en entendre parler. A ce succès de curiosité fit bientôt place une indifférence profonde qui n'était peut-être pas pire, vue de l'absolu, que ce qui avait précédé, qui était en tous cas plus déconcertante et plus pénible pour les débutants.

Qu'on nous permette ici quelques mots en faveur des jeunes missionnaires placés, comme nous le fûmes, dans de pareilles circonstances. Ils sont partis ayant au cœur le feu sacré, pleins d'enthousiasme et aussi, sans doute, d'illusions ; volontiers ils se figurent qu'à leur voix les païens vont se convertir en grand nombre. Ne leur a-t-on pas répété sur tous les tons l'appel du

Macédonien ? Ne leur a-t-on pas représenté ces populations païennes comme assoiffées de lumière et réclamant à grands cris l'Evangile ? Et puis, en arrivant, il faut se mettre à l'étude ardue et ingrate d'une langue difficile ! Oh ces temps où, brûlant du désir de semer, voire de lier des gerbes, il faut... faire de la grammaire et bûcher son lexique !

Et ces jours ne sont pas encore les plus éprouvants ; ceux qui suivent sont pires. Peu à peu le jeune missionnaire maîtrise cette langue rebelle ; il commence à prêcher. Il le fait comme il peut, sans préparation suffisante car son temps est tellement morcelé par les travaux manuels, l'école, les mille riens qui encombrent les journées et les laissent vides, qu'il n'a pas le temps de se préparer à fond. Pourtant il prêche et se donne à cette tâche de tout son cœur ; il répand dans ses allocutions tout le feu dont son âme est pleine... Mais les gens restent froids, les regards sont atones, les figures impassibles, et le missionnaire s'en retourne chez lui la tristesse au cœur avec le sentiment qu'il a déployé toutes ses énergies pour donner un coup d'épée dans l'eau. Et l'eau s'est refermée, bien vite les ondulations qui en ridaient la surface se sont apaisées, et rien ne reste, rien.

Et peu à peu, à mesure que la langue lui devient plus familière, le jeune missionnaire voit s'ouvrir sous ses pas les abîmes d'une immoralité telle qu'il en a parfois des nausées. Et il parle plus fort, et il cherche et s'évertue et se sent dans la position peu enviable d'un

homme placé en face d'un mur solide de dur granit qu'il doit renverser à coups de discours. Oh ! comme il comprend alors l'impatience de Moïse devant le rocher!

Quelques souvenirs feront peut-être comprendre tout cela mieux que de longs arguments.

C'était en 1900, j'étais allé à quelque distance de la station visiter un petit centre de population dont les habitants, trop souvent, s'abstenaient de venir à nous pour les cultes. Je pris pour sujet la sanctification du dimanche, et m'efforçais de faire comprendre à ces gens que sanctifier le jour du repos ce n'est pas simplement ne rien faire, c'est surtout rechercher Dieu, s'informer de ses lois et communier avec ses frères. A peine avais-je terminé que le chef prit la parole pour gronder les femmes que j'avais trouvées pilant du grain ou cultivant leurs champs ; il leur recommandait, entre autre chose, de faire comme lui et de se reposer le dimanche !

Plus tard, voulant donner à mes auditeurs une idée plus vraie des caractères de notre Dieu, je pris, croyant faire merveille, les différents noms sous lesquels Dieu est connu dans la Bible et m'efforçais de souligner les attributs qu'ils évoquent. Lorsqu'ensuite je questionnais mon monde pour voir si l'on avait compris, j'obtins cette réponse imprévue : « Tu nous a dit qu'il y a beaucoup de dieux et qu'il faut les adorer tous. »

Mais je crois bien que je ramassais mon plus dur chardon le jour où m'arriva ce qui suit :

J'étais allé dans un groupe de villages que nous visi-

tions régulièrement pour y tenir des réunions en plein air et préparer la voie à une future annexe. Nous étions établis à la lisière de la forêt, sous un arbre suffisamment touffu. Je voulus profiter de cette position pour faire comprendre à mes auditeurs que, dans la vie, nous avons besoin d'un guide. Le développement s'imposait : Supposez que vous êtes là dans la forêt profonde ; la nuit est venue, obscure et orageuse, et vous avez perdu le chemin. Vous entendez l'hyène lancer dans les buissons son ricanement qui glace et, plus près, dans les broussailles, vous discernez le frôlement du serpent. A ce moment une main se pose sur votre bras et une voix vous dit : « Je sais le chemin, suis-moi seulement. » Et je terminais en posant la question : Quels seront vos sentiments en entendant ces mots ? — Un silence impressionnant me répondit seul.

Je recommençais donc ma petite histoire, mais cette fois en m'adressant à une femme spécialement. Je pensais qu'en prenant à part une seule personne je fixerais mieux l'attention, et que, si *elle* comprenait, les autres saisiraient aussi. Hélas, lorsque j'eus terminé mon histoire et que j'eus reposé ma question, la seule réponse que j'obtins fut, de la part de la brave femme, un coup de coude dans les côtes de sa voisine avec ces mots : « Qu'est-ce qu'il dit ? »

J'ai bien souvent raconté cette petite mésaventure, et toujours elle a provoqué le sourire ; je puis bien assurer que ce jour-là, elle ne me fit pas rire, qu'il me fallut même un effort pour ne pas pleurer.

A quoi tient cette espèce d'incapacité à comprendre des choses pourtant si simples ? A un phénomène en somme élémentaire, qu'un peu de bon sens aurait pu nous faire prévoir si nous avions réfléchi, et dont on trouve aussi des exemples en Europe.

J'assistais en 1900, à Genève, au Congrès pour l'Etude des Questions Sociales, et je me souviens qu'à une certaine séance un des orateurs mit fortement en garde les pasteurs, évangélistes et autres personnages appelés à prendre la parole en public contre l'emploi du mot : charité. « Ce mot est mal compris, disait-il, il évoque chez la plupart l'idée d'assistance qui répugne ; il faut l'abandonner et le remplacer par celui d'amour. » Là-dessus, d'une autre partie de l'auditoire, partit une protestation : « Je vous en prie, nous disait-on, gardez-vous du mot amour qui, en beaucoup de milieux tout au moins, a pris un sens fort peu édifiant. »

Tout récemment on me contait ce qui suit : un catholique romain avait assisté à un culte protestant et le prédicateur avait très fortement insisté sur la nécessité de la repentance. En sortant, cet auditeur inaccoutumé fit la remarque suivante : « Voilà bien du bruit pour une côtelette ! » En bon catholique romain, le péché pour lui c'était transgresser les lois de l'église et, en particulier, faire gras le vendredi, et pas grand'chose de plus.

Qu'est-ce à dire sinon ceci : que les mots n'ont pas toujours la même signification, et qu'ils ne sont au fond que des vases vides dans lesquels chacun met à peu

près le contenu qu'il veut. Ce contenu prend bien la forme extérieure du vase, mais la nature même du liquide peut varier infiniment. Mon savant et regretté maître, M. Th. Flournoy, nous le disait bien, mais je l'avais oublié, lorsqu'il prononçait devant nous le mot *parabole,* et nous montrait comment il évoquait ainsi des idées essentiellement différentes suivant que nous étions théologiens, mathématiciens... ou fumistes !

Et si cela est vrai dans l'intérieur d'une même langue, cela le sera nécessairement plus encore lorsqu'on passera d'une langue à une autre, surtout si cette autre n'a été jusqu'alors l'instrument que de populations encore peu évoluées, étrangères à la vie de l'esprit. Et voilà pourquoi les débuts au Zambèze furent si difficiles ; les gens ne nous comprenaient pas parce que, bien qu'employant les mêmes mots, nous n'employions pas la même langue. Il vaut la peine ici d'entrer dans quelques détails ; qu'on nous pardonne leur apparence un peu pédantesque.

Au Zambèze lorsqu'on veut traduire l'idée de devoir on rencontre le mot : *swanelo* ; quelle en est la véritable signification ? Il vient d'une racine *swana,* ressembler, qui, à sa forme relative, devient *swanela* et signifie en réalité : convenir. Le devoir, c'est donc tout simplement la chose convenable, celle qui convient, qui est utile. Quel abîme pourtant entre le devoir et l'utile, entre l'obligation et l'agréable !

Pour traduire le mot : péché, nous avons le mot *sibi* ; la racine *bi* se retrouve dans un adjectif fréquemment

employé et qui exprime le concept de mauvais. On indiquera qu'un aliment a mauvais goût, qu'un travail est mal fait, qu'une étoffe n'est pas jolie, qu'une vache remplit mal ses devoirs ou qu'un homme est désagréable, en employant cet adjectif. Dans tout cela on cherche en vain l'idée de culpabilité.

Le mot : faute, se traduit par *mulatu* qui veut dire : dette ; dette matérielle qu'une amende payée efface entièrement ; ou encore : erreur, qu'on déplore mais pour laquelle on ne se sent qu'une responsabilité toute instrumentale et nullement causative.

Le concept de repentance peut s'exprimer par deux mots différents : *ku baka,* revenir sur ses pas, et *ku inyaza.* Cette dernière forme dérive du verbe *nyaza* qui veut dire proprement : rendre vil, déprécier, trouver à redire ; l'*i* qui précède est un préfixe qui donne un sens réfléchi au verbe. Nous avons donc, pour traduire cette idée si tragique de la repentance, le choix entre l'image d'un retour sur ses pas, après qu'on s'est aperçu qu'on a fait fausse route, et celle de reproche qu'on s'adresse à soi-même à la suite d'un acte regrettable. En somme ces deux notions sont intéressantes, seulement il faut encore savoir l'usage qu'on en fait. Or, il est constant d'entendre ces mots employés en dehors de toute idée morale. Un voleur est entré dans une hutte, il y a trouvé une couverture, quelques hardes et de la nourriture. Il prend la couverture et l'emporte. En route il s'*inyaza.* Cela veut dire, pensez-vous, qu'il est pris de scrupules au sujet de son acte et qu'il va revenir sur ses pas pour

restituer son larcin ? Pas le moins du monde, il se trouve simplement sot de n'avoir pas pris également les vêtements et la nourriture et, s'il revient sur ses pas, ce sera pour les prendre aussi. Ces reproches que l'on s'adresse ainsi ne sont nullement en relation avec une loi morale violée, mais simplement avec l'intérêt du sujet.

Il serait facile de multiplier les exemples, ceux-ci suffisent ; ils montrent que, chez les Zambéziens, la loi morale est chose parfaitement ignorée. L'indigène sans doute perçoit bien ici et là, dans les tréfonds obscurs de sa conscience, des impulsions qui l'obligent, mais dans son ignorance il ne les attribue qu'à lui-même en vue de son bien personnel. Désormais la conscience morale n'est plus pour lui l'impératif absolu qui émane de la loi morale, mais le sentiment d'inconfort ressenti par quiconque n'est pas certain d'avoir agi pour son bien véritable.

Est-ce à dire, comme on l'a suggéré quelques fois, que cet indigène n'a pas de conscience ? Non, certes ; s'il n'en avait pas, comment percevrait-il la vérité dans le message que nous lui apportons ? Mais cet œil intérieur est à ce point inhabile à saisir la lumière qu'il ressemble à celui des aveugles-nés auxquels une opération a rendu la vision ; il leur faut une longue et lente adaptation avant que les impressions de la rétine et du nerf optique puissent être traduites par le cerveau en des impressions saisissables par l'intelligence. Les noirs du Zambèze ont une conscience, mais elle a si long-

temps et si complètement vécu dans la nuit que, quand vient le jour, elle est éblouie et ne peut pas discerner. Il lui faudra passer par une éducation lente et difficile avant de retrouver sa fonction.

A-t-on remarqué que les notions que nous avons ainsi tant de peine à exprimer sont précisément celles sur lesquelles l'Evangile tout entier repose d'aplomb ? Sans elles le pardon est sans objet, la reconnaissance, génératrice de vie nouvelle, sans sujet, et le salut devient un non-sens.

Au début, lorsque nous parlions de ces choses aux noirs du Zambèze, ils ne pouvaient comprendre ; ce n'est que très à la longue, après un entraînement inconscient mais prolongé qu'ils devinrent capables de saisir ce que nous leur apportions. Ces choses nous les entrevoyons aujourd'hui, et nous ne nous étonnons plus de la lenteur des débuts ; mais nous les comprenions mal autrefois, et nous avons connu des heures profondément douloureuses en face de l'inutilité apparente de nos efforts les plus persévérants.

Il faut prier beaucoup pour les jeunes missionnaires qui vont au devant de telles expériences, car elles sont redoutables.

CHAPITRE IV

Les ossements tressaillent

M. Coillard et ceux qui l'accompagnaient fondaient la Mission du Zambèze en 1884, en ouvrant la station de Leshoma. Cette date n'est pourtant pas à retenir comme le véritable commencement de l'œuvre de l'évangélisation des Zambéziens. En effet Leshoma est tout à fait en dehors de leur territoire, c'était moins du reste une station qu'un poste d'attente établi à la porte du pays et où l'on employait utilement les loisirs imposés par les circonstances qui en interdisaient l'entrée. Ce n'est qu'en 1885 que la Mission put en corps traverser le Zambèze et prendre possession du pays en fondant la station de Séshéké. Encore celle-ci est-elle dans le territoire des ma-Soubia, tribu soumise aux ma-Rotsi, et non pas vraiment chez ces derniers.

En octobre 1886, MM. Coillard, Waddell et Midleton choisissaient définitivement Séfula comme le site de la station à fonder au pays des ma-Rotsi, à quelques 350 kilomètres de Séshéké. M. Coillard ne s'arrêta alors que peu de jours à Séfula, il y laissa ses compagnons pour y commencer les travaux de défrichement et y construire les premiers abris ; quant à lui il retournait à Séshéké pour y chercher Mme Coillard. Ce n'est en réalité qu'en janvier 1887 qu'il s'installait au milieu de ceux auxquels déjà il avait donné son cœur, auxquels aussi il allait donner sa vie.

En 1894, se produisit le premier mouvement perceptible vers l'Evangile ; cela prit même des proportions assez considérables pour qu'on pût parler de réveil. L'auteur de ces lignes n'arrivait, lui, au Zambèze qu'en 1899, il ne peut donc pas parler du réveil lui-même avec compétence. Il en a retrouvé pourtant des fruits en assez grand nombre pour qu'il lui soit possible de s'en faire une idée à peu près adéquate.

Il y eut naturellement, comme dans tous les réveils et peut-être plus encore, de nombreuses défaillances ; tout n'avait pas été pur dans les mobiles déterminants, et beaucoup retournèrent au paganisme après un temps plus ou moins long. Il en resta pourtant qui furent pour nous tous des sujets d'encouragements précieux et, mieux encore, des collaborateurs selon leurs moyens. Notons parmi les disparus, nos bonnes vieilles Ruthe et Naomi, l'excellent et fidèle Daniel Moronerou, l'intègre Mokamba, premier ministre fidèle et courageux en dépit de son fléchissement final. Tous ceux-là, et combien d'autres encore, furent dans le pays un levain de vie et si, à Séfula en particulier, l'église eut quelque stabilité, elle la dut au petit groupe des professants, baptisés plus tard par nos soins, qu'elle avait hérité du réveil.

Ouvrons à ce sujet une petite parenthèse pour combattre un préjugé très répandu. On croit volontiers que les jeunes seuls importent, et que quiconque a les jeunes a l'avenir. Cela est vrai naturellement dans les grandes lignes ; il ne faut toutefois jamais oublier que, même

dans les pays sans traditions chrétiennes, il y a presque toujours un certain respect des vieillards qui fait que les jeunes seuls se sentent comme perdus et séparés de leur milieu. Au contraire la présence en leurs rangs de quelques vieillards leur donne une assurance précieuse aux heures de la tentation. Elle est en outre sans prix pour le missionnaire qui trouve en eux des conseillers et des appuis dont on ne saurait exagérer la valeur.

Cela dit, revenons au réveil, et cela, pour constater qu'en dépit de ses fruits excellents il lui manquait quelque chose. Nous n'étonnerons pas ceux qui ont compris ce qui précède en disant que ce quelque chose qui manquait, c'était précisément la profondeur morale. Les consciences, encore malhabiles à saisir la vérité dans ses détails, n'en percevaient que les grandes lignes. Ces chrétiens avaient eu le sentiment du péché, mais seulement dans ce qu'il a de plus grossier ; ils s'étaient séparés des autres, mais seulement par la pratique des vertus les plus élémentaires. Pendant de longues années, au Zambèze, être chrétien ce fut tout simplement : assister aux cultes lorsqu'on le pouvait — et bien peu suffisait à en empêcher —, éviter les pratiques nettement païennes, rester ou devenir monogame et s'abstenir de l'adultère.

Et voilà comment il se faisait que nous pouvions nous trouver en face de ces spectacles qui nous faisaient bondir, nous, les jeunes d'alors, peu au courant de la situation exacte de cette Eglise naissante : des chrétiens très peu délicats, des chrétiens que le men-

songe n'effrayait pas, des chrétiens sans zèle véritable et sans aucun esprit de sacrifice, des chrétiens pour lesquels le devoir c'était avant tout : contenter son missionnaire et faire de son mieux pour qu'il ignore les fredaines commises. Oh ! les tristes heures passées en face de faits de cette nature ! Que de fois n'avons-nous pas dans nos cœurs accusé ces pauvres gens d'hypocrisie, et n'avons-nous pas douté d'un relèvement possible pour eux ! Et c'est nous qui avions tort, nous qui ne comprenions pas ce que tout cela avait de naturel, de providentiel même puisque cela évitait de mettre sur eux, d'un seul coup, un poids trop lourd qui les eût écrasés.

Et peut-être qu'il était providentiel aussi que nous ne comprenions pas ; autrement nous aurions pris notre parti d'un état de choses qui n'est acceptable qu'à condition d'être passager, et nous n'aurions pas lutté avec autant de conviction pour arriver à le modifier. Et si notre incompréhension nous a fait parfois durement souffrir, qu'importe, les enfantements ne sont-ils pas toujours douloureux ?

C'est à ce stade du développement général qu'appartient la réponse qui me fut faite un jour, il y a bien longtemps, par un petit chef des environs de Senanga. Je le connaissais assez bien et avais été frappé par sa régularité à venir aux cultes et par son attitude attentive et recueillie. En jeune missionnaire inexpérimenté, j'avais voulu pousser un peu à la roue et hâter si possible la maturation de ce fruit. Prenant le personnage à

part je lui demandais : — « Eh bien, Meny'a Nasilele, c'était son nom, quand donc vas-tu te décider à devenir chrétien ? — Moi, dit-il, mais je le suis, tu vois bien que je n'ai qu'une seule femme. » Il n'en avait en effet qu'une seule... à la fois !

Cette réponse, qui nous effara si fort en son temps, aurait pu nous enseigner bien des choses utiles. Elle aurait pu nous réjouir tout d'abord, car enfin, entre un païen inconscient et cet homme, il y avait déjà une distance ; n'avait-il pas réalisé que pour plaire à Dieu il y a certaines conditions à remplir ? Qu'il n'ait pas vu toutes ces conditions, qu'il n'eût même qu'un désir plutôt passif de les réaliser, cela n'ôtait rien à ce fait : il n'était déjà plus le païen amoral qu'il avait été.

Mais surtout cette réponse aurait pu nous faire entrevoir cette vérité que la foi a besoin d'un minimum de connaissances, que nous n'avions donc pas à nous décourager mais à instruire avec persévérance. Elle aurait pu même nous enseigner autre chose, à savoir que cette instruction morale doit s'étendre à tous, afin que chez tous se développe et se prépare une conscience morale collective, seule capable de supporter un réveil profond. Mais peut-être valait-il mieux, là encore, que notre vue fût bornée ; une tâche si formidable, — la formation d'une opinion publique, — nous eût sans doute effrayés. Nous verrons plus loin que c'eût été bien à tort.

Dans ce même ordre des réponses à la fois baroques et pleines de sens profond, je pourrais citer aussi

celle qui me fut faite bon nombre d'années plus tard, à Séfula. Il s'agissait d'un grand et robuste gaillard qui répond au nom assez curieux de *Silume-si-muye* (un seul homme). Il vint un jour demander son admission dans la classe des débutants ou des chercheurs. — « Je voudrais, me dit-il, servir mon roi. — C'est bien, répondis-je, mais qu'est-ce qui te pousse à le faire ? — Vois-tu, reprit-il, je suis vieux, et malade par surcroît (en effet il est lépreux, encore que peu atteint), et je ne voudrais pas avoir trop chaud de l'autre côté du tombeau. »

Je tiens à rassurer ceux qui pourraient croire que je fais des peines éternelles le sujet journalier de mes prédications. Il a pu m'arriver d'en parler incidemment ; je ne me souviens pas d'en avoir fait le texte d'un seul sermon. Cela n'empêchait pas mon gigantesque ami d'avoir saisi cette idée et de s'y être accroché, ainsi qu'un nombre considérable de ses concitoyens d'ailleurs. Il n'y avait là du reste rien à déplorer ; son mobile n'était pas très relevé, certes, il appartenait pourtant déjà au monde moral, puisqu'il impliquait que ce bon vieux se sentait passible d'un jugement et d'une condamnation. Il ne faut pas oublier que la crainte de Dieu, si elle n'est pas son épanouissement, est pourtant le commencement de la sagesse.

CHAPITRE V

Les consciences parlent

Plus encore que les précédentes, les pages qui suivent ne veulent être qu'un témoignage et visent seulement à apporter des faits. Mais un fait a beau n'être qu'un fait, dès qu'il est séparé de son ambiance et isolé de tous les faits connexes qui l'ont préparé, et qui en grande partie l'expliquent, il se trouve nécessairement faussé dans une certaine mesure. Qu'on veuille donc bien garder cela dans l'esprit en jugeant ce qui suit, et qu'on se souvienne que les membres des petites églises qui se constituent là-bas péniblement ne sont pas des saints, mais tout simplement des brebis égarées du Maître qui cherchent à retrouver le bercail. Ils peuvent avoir sur certains points des lumières qui parfois nous émeuvent, ils n'en restent pas moins sujets à toutes les faiblesses humaines d'une façon parfois déconcertante. Que si, comme il est naturel, nous rappelons ici surtout les faits encourageants, on veuille bien se rappeler que les autres ne manqueraient pas si l'on voulait les collectionner aussi. L'œuvre de Dieu dans le monde est assez belle et assez grande pour qu'on ne la surfasse pas par des moyens dignes des avocats de causes perdues.

La première fois que nous nous sentîmes nettement en face de consciences qui parlaient, c'était dans le courant de notre second séjour, probablement vers 1910. A la suite de circonstances qui ne sont plus très nettes

dans mon esprit, j'avais invité les quelques membres communiants de l'église d'alors et les professants à venir me trouver individuellement pour avouer ce qu'ils pouvaient avoir sur la conscience. Il se pourrait qu'il s'agit de préparer un culte de Ste-Cène, mais je ne saurais l'affirmer.

Faut-il avouer que j'étais fort tourmenté par l'issue de cette initiative pour le moins hardie au Zambèze. N'oublions pas en effet que pour le païen la faute c'est de se laisser prendre, que la recommandation par excellence qu'autrefois les grand'mères chargées d'initier les jeunes filles leur adressaient était : « avant tout n'avouer jamais. » Le résultat dépassa mon attente, tous vinrent me trouver et, dans le nombre des fautes avouées, il s'en trouva en grand nombre dont je n'aurais jamais, autrement, entendu parler, qu'on aurait pu me cacher bien aisément par conséquent. En outre, et pour la première fois à mon expérience personnelle, on ne se sentait pas coupable uniquement à la suite de fautes grossières, de fait il y en avait très peu appartenant à cette catégorie, mais aussi de fautes telles que l'usage accidentel de la bière forte, — en voyage par exemple, alors qu'on était arrivé dans un village où le seul aliment obtenable était justement celui-là, — ou encore, la fabrication de cette même bière, en vue par exemple, — il s'agissait d'une pauvre vieille veuve —, de récompenser les hommes qui avaient réparé le toit de sa hutte.

Dira-t-on que je m'émouvais à bon compte, et qu'il n'y avait rien en tout cela de bien digne d'étonnement ?

Si oui, eh bien qu'on voie tout simplement, dans mon émotion, une démonstration nouvelle de la profondeur effrayante des fanges morales que nous avons trouvées là-bas.

Il y avait autrefois au Zambèze une coutume détestable ; on s'efforce aujourd'hui de la faire disparaître, mais elle a la vie très dure. Il s'agit des amendes qu'un homme convaincu d'adultère devait payer au mari dont il avait ainsi, indûment, employé la propriété. Cette coutume était le prétexte d'abus sans fin qui faisaient parfois de certains maris de véritables agents de prostitution.

Je fis une campagne assez vigoureuse contre cette habitude et m'efforçais de montrer à nos chrétiens ce que les biens ainsi obtenus avaient de vil, de répugnant, même lorsque leurs intentions à eux étaient parfaitement pures. Ce ne fut pas très facile, mais enfin la victoire couronna cet effort, et l'église de Séfula vota un règlement qui est devenu depuis la règle de la mission du Zambèze en son entier. Par ce règlement les maris s'engageaient à verser de telles amendes éventuelles, — il fallait bien les maintenir pour que leurs foyers fussent protégés, — à un fond spécial des pauvres. Nous ne voulions pas non plus, en effet, que cet argent entrât dans la caisse de l'Eglise ; il était important de bien montrer à tous que le prix du péché nous fait horreur ; aussi nous hâtons-nous toujours de disposer de telles sommes, lorsque d'aventure nous en avons en main.

Et voici maintenant ce qui arriva à notre bonne

vieille Naomi quelques temps après. Une nuit le bétail de l'évangéliste, Samuel, avait réussi à crever son enclos et s'en était allé pâturer sur le maigre champ où la pauvre vieille cultivait un peu de maïs. Le lendemain, voyant le désastre, elle vint trouver l'évangéliste, lui conta son malheur et réclama quelque dédommagement. Samuel ne se fit pas prier, il alla constater la grandeur des dégâts et remit à Naomi ce qu'il jugea convenable. Tout cela, vous le voyez, n'avait aucune espèce de relation avec la règle dont il a été question plus haut.

Naomi s'en retournait chez elle fort satisfaite ; elle avait reçu quelques piécettes d'argent et cela représentait pour elle toutes sortes de possibilités. Ce pouvait être le moyen de faire réparer le toit de sa hutte, ce gros et éternel problème des femmes seules au Zambèze ; ce pouvait être encore le prix de quelques poissons secs achetés à un pêcheur de passage et, pour des gens dont l'ordinaire est ce qu'était celui de Naomi, c'était une bien belle perspective. Comme Perrette donc, Naomi s'en allait légère... et non moins court vêtue la pauvre ! mais là-bas qui donc y prend garde ? Peu à peu cependant Naomi ralentit son allure ; son pas devint hésitant ; bientôt elle fit demi-tour et revint sur ses pas. Que s'était-il passé ? Elle avait réalisé tout à coup que c'était à un chrétien, à un frère en la foi, qu'elle venait de faire payer une amende, et sa conscience, probablement éclairée par les discussions soulevées par l'affaire mentionnée plus haut, s'était dressée sou-

dain devant elle et lui avait interdit de garder cet argent. Et, docile, elle a repris le chemin de la station, est revenue frapper à la porte de l'évangéliste et lui a dit : « Reprends ton argent ; je n'avais pas le droit, moi chrétienne, de te faire payer une amende à toi chrétien aussi. » Et puis, ayant obéi à sa conscience, elle reprit le chemin de son champ dévasté pour en réparer les dégâts dans la mesure du possible.

Que pensez-vous de l'action de cette pauvre vieille, très ignorante, tout à fait illettrée, car elle n'a jamais réussi à apprendre à lire, et qui était, il n'y a que peu d'années en somme, une de ces païennes dont les chapitres précédents ont essayé de donner une idée ? Elle n'était pas une sainte, tant s'en faut ; elle avait en particulier un tel respect pour l'eau que pour rien au monde, au moins il le semblait, elle ne l'aurait souillée en lui confiant la crasse qui la couvrait. Il me semble pourtant que, si elle décrassait mal son corps, elle avait déjà bien commencé à décrasser son âme. Et, après tout, c'est cela qui importe, a dit Jésus.

Elle est morte depuis lors notre bonne chère vieille Naomi ; certes nous la regrettons encore ; mais quelle joie nous éprouvâmes à la savoir arrivée dans les bras du Père qu'elle avait essayé de servir. Ce sentiment de joie, et comme de délivrance, nous l'avons du reste éprouvé devant les tombes de tous les chrétiens qu'il nous a été donné de conduire, au Zambèze, à leur dernière demeure. En pensant au milieu d'où ils avaient été arrachés, aux luttes, aux tentations qui les

y attendaient encore, à toutes les possibilités de chute qui les guettaient, nous ne pouvions autrement que nous dire : encore une âme à l'abri dans les parvis du Maître, encore une fleurette que le vent du midi ne dessèchera plus, encore une brebis pour toujours assurée auprès du Bon Berger.

Une question qui nous a aussi beaucoup occupés et préoccupés là-bas, c'est la lutte antialcoolique. Seulement, pour la bien comprendre, il est nécessaire de bien connaître certains détails de la cuisine zambézienne ; qu'on me pardonne donc quelques précisions.

On fait au Zambèze des boissons fermentées d'origines très variées ; toutes cependant peuvent se diviser en deux classes : les bières fortes ou *ma-jwala* et les bières légères ou *mi-toho*. Le mot *mu-toho,* singulier de *mi-toho,* peut cependant s'appliquer aussi aux *ma-jwala,* car il désigne toute bouillie assez liquide pour être bue à la tasse. Disons à ce propos que la bière indigène n'est pas du tout le liquide brun ou blond si cher aux fidèles des brasseries, mais une bouillie passablement épaisse dont la consistance est à peu près celle d'une bonne soupe de farine.

La règle que les églises du Zambèze ont héritée de celles du Lessouto, et qui les a régies jusqu'à tout récemment était: interdiction des bières fortes et usage modéré des autres. Ces dernières, en effet, prises modérément et dans leur état normal, ne peuvent pas enivrer ; en outre elles sont vraiment très difficiles à défendre, et voici pourquoi. L'alimentation des Zambéziens se com-

pose d'un pain, — gardons-lui ce nom qui lui convient à peu près aussi bien que celui de bière à la bouillie décrite plus haut, — d'un pain donc, mais fort insipide qu'on trempe dans une sauce faite de viande ou de poisson, frais ou conservés par dessication, d'arachides ou encore de lait caillé. Seulement, il y a dans l'année une époque où il est très difficile de se procurer l'un ou l'autre de ces éléments ; on en est réduit à manger son pain, non pas sec, il est bien trop gluant pour cela, mais sans sauce, ou avec une simple sauce de légumes fort peu appétissante. Volontiers alors les gens diluent leur « pain » avec de l'eau pour en faire un *mu-toho*, y ajoutent un peu de ferment et lui laissent prendre un petit goût aigrelet qui le rend un peu plus agréable.

Le malheur est que, tout d'abord, il est assez difficile de réglementer le dosage du ferment et la durée de la fermentation ; on rencontre des bières légères par définition culinaire, qui sont, en fait, parfaitement capables de mettre à l'envers pas mal de têtes. Et puis il y a ce malheureux nom de *mu-toho* qui, je le répète, peut s'appliquer, et, de fait, s'applique souvent aussi à la bière forte. Que de fois un chrétien en voyage n'est-il pas arrivé assoiffé et affamé dans un village pour y demander l'hospitalité ; on lui offrait alors une boisson qu'on disait être « seulement » du *mu-toho* et alors... Oh, si elle avait bien voulu, la victime de ce vilain tour aurait pu sans trop de peine discerner la supercherie, mais dame, vous savez : « l'occasion, l'herbe tendre, et quelque démon aussi le poussant... » Et dans ce do-

maine les défenses sont comme les digues, que la moindre fissure s'y produise et bientôt toute la mer y passera. Or l'immoralité est là-bas tellement à fleur de peau que bien peu suffit à la ramener à la surface, et l'ébriété, même occasionnelle et légère, est le moyen par excellence dont se sert l'ennemi pour replonger ces pauvres gens dans la fange. Combien de cas nous pourrions citer à l'appui de cette thèse ; que de vies pleines de promesses sont allées à la ruine dont l'aiguillage fatal fut fait par une tasse de bière forte ou nominalement légère !

On peut dire qu'au Zambèze, parmi ces populations encore si nouvellement nées à la vie morale, la latitude d'user de la bière légère rendait inopérante la défense relative à la forte, et que cet alcoolisme indigène était le ver rongeur qui gâtait nos fruits les meilleurs, la mouche morte qui corrompt le parfum du parfumeur, et la taupe invisible dont les galeries souterraines crevaient les unes après les autres toutes les digues que nous cherchions à élever contre l'immoralité. A ce sujet nous *savons* un bon nombre de cas, mais notre conviction personnelle profonde est qu'un plus grand nombre encore de banqueroutes morales auraient été mises à la charge de l'alcool indigène si nous avions eu les moyens d'en rechercher l'origine.

Il était évident qu'il fallait agir ; mais pouvait-on dedemander à ces faibles chrétiens d'hier un sacrifice aussi grand ? J'avoue que j'hésitai bien longtemps, cela me paraissait impossible. Nous essayâmes de réglemen-

ter le temps après lequel la bière dite légère ne devait plus être considérée comme telle, mais rejetée comme bière forte. Cela ne réussit pas ; il fallait s'y attendre car comment demander à ces créatures morales encore si chancelantes de jeter de la nourriture, alors que les Zambéziens ont un respect quasi sacré pour ce qui se mange, et justement cette nourriture après laquelle tout leur être physique aspirait. C'était un de ces cas où la bonté, qui cherche à conserver, devenait en réalité une cruauté véritable. Il fallait arriver à l'abstinence complète, cela s'imposait.

Je ne crois pas que j'aurais osé y arriver pourtant si je n'y avais été poussé par un homme, William Kwenda. qui avait été souvent la victime de la bière dite légère. et qui s'était fait une règle, personnelle, sur mon conseil, d'une abstinence complète et radicale. Poussés par nos consciences, sans préconsultation et sans plan défini, nous nous mîmes à l'œuvre.

Ce fut très dur, nos idées trouvaient fort peu d'écho même chez les chrétiens les plus avancés. Une première fois nous présentâmes cette question à la réunion plénière de l'église; nous fûmes honteusement battus. De nouveaux scandales, dont la cause première était naturellement l'alcool, vinrent inopinément nous aider; comme, entre temps, le petit groupe des militants de l'abstinence s'était considérablement accru, nous résolûmes un nouvel assaut. Là encore nous fûmes, au fond, battus et nous remportâmes la victoire grâce seulement à un mouvement que je ne rapporte ici que comme un exemple à

ne pas suivre. Non seulement il était gros de risques considérables, mais encore il était anti-libéral. Ma seule excuse est que je le fis sans préméditation, poussé par une force impérieuse et comme extérieure à moi-même. En fait ma conviction intime est que là, comme en toutes les choses bonnes qui ont été faites là-bas par mon moyen, je fus agi beaucoup plus qu'agissant, instrument beaucoup plus qu'artisan.

Devant l'opposition irréductible d'une fraction encore importante de l'église, je pris une dernière fois la parole et tins à peu près ce discours :

Des faits nombreux, dont quelques-uns tout récents, ont prouvé de la manière la plus indiscutable que l'alcoolisme est, entre tous, le moyen que l'Adversaire emploie le plus volontiers pour lier les âmes et les entraîner à leur perte. Dans ces conditions, continuer à pactiser avec l'alcool, en peu ou en beaucoup, c'est jouer avec le poignard dont un adversaire cruel s'est servi pour tuer nos parents et nos frères ; bien plus, c'est tendre une main amicale à cet adversaire lui-même. C'est là une attitude absolument incompatible avec la profession de chrétien ; en l'adoptant, vous vous proclamez vous-mêmes indignes de faire partie de l'Eglise de Jésus-Christ. L'église de Séfula cesse donc dès ce moment d'exister ; elle se reconstituera la semaine prochaine, mais uniquement avec ceux d'entre vous qui seront résolus à prendre nettement position contre l'ennemi. Je serai à mon bureau, vous attendant, tel et tel jour, de telle à telle heure.

Et je renvoyais l'assemblée.

Nul ne me croirait si je déclarais ici que les jours qui suivirent furent des jours de tranquillité et de quiétude.

Pourtant ils ne furent pas non plus des jours d'angoisse, tant était grande ma conviction d'avoir obéi tout simplement à plus grand que moi. Je préparais avec soin une formule de promesse aussi largement chrétienne que possible, mais suffisamment précise cependant sur le point en question. Elle comprenait également, et soulignait, le devoir de tout chrétien d'avertir ses frères et de veiller à la pureté de l'Eglise, tout d'abord en cherchant à pousser les coupables éventuels aux aveux spontanés nécessaires et aussi, lorsqu'il le faut, en avertissant les organes directeurs de l'église.

Et cela aussi était demander beaucoup de nos chrétiens du Zambèze qui gardent de leur vie antérieure la terreur des paroles franches et des « tu dois » impérieux ; mais les événements récents nous avaient démontré que nos chrétiens avaient besoin d'être fortifiés à ce point de vue.

Tous vinrent, individuellement, sérieusement ; tous prirent connaissance de la formule de promesse, et tous la signèrent. Mais tous ont-ils tenu ? En vérité il m'est difficile de répondre, n'ayant pas à ma disposition des moyens suffisants d'investigation ; je crois même qu'il y a eu, ici ou là, des cas dont les anciens se sont occupés sans les amener jusqu'à moi ; il n'est pas impossible même qu'il y ait eu des fautes que les anciens eux-mêmes ont ignorées. Ma conviction profonde est pourtant que la grande majorité a fidèlement tenu sa promesse. De fait, une transformation manifeste s'est opérée à

partir de ce moment ; nous avons senti qu'enfin nous avancions aussi en profondeur, qu'une page nouvelle commençait pour notre petite église encore si frêle, que l'amarre qui nous retenait au rivage était enfin larguée et qu'enfin la barque avançait en pleine eau.

Et maintenant je m'attends bien à ce que plusieurs, beaucoup même, tous peut-être, jugent sévèrement notre manière de conduire cette affaire. En l'espèce cela n'a pas une importance considérable ; mais ce qui en a une, c'est ceci : il s'est trouvé au Zambèze, dans ce pays de l'amoralité, des hommes pour soutenir un tel mouvement et les renoncements sévères qu'il implique et une petite église pour les accepter et s'y soumettre. Je dis que cela importe parce que cela est révélateur du chemin parcouru.

CHAPITRE VI

Juda Siongiso

Ce chapitre devrait normalement faire partie de celui qui précède, car il traite le même sujet ; seulement Juda est évidemment un être d'exception : moralement il est sensiblement en avance sur son temps et son peuple. Présenter son cas avec les autres, c'eût été comme laisser entendre qu'il n'est qu'un spécimen tiré d'un groupe nombreux, dans le sein duquel il nous était loisible d'en choisir d'autres ; alors que, je l'ai dit, il est encore seul pour le moment. Il n'en demeure pas moins un exemple de ce que l'Esprit peut faire même d'un Zambézien tout simple et tout ordinaire à d'autres égards.

Siongiso n'est pas originaire du district de Séfula ; il vient du Mboela, là-bas, quelque part entre Nalolo et Senanga. Très tôt sa nature indépendante l'entraîna loin du village natal, chez les blancs, où il occupa plusieurs des divers emplois classés là-bas sous le terme de « boy » et qui correspondent à ce qu'on nomme en France, personnel de maison. Il gagnait ainsi l'argent dont il vivait ensuite pendant les mois qu'il passait à proximité des stations missionnaires dont il voulait suivre les écoles. C'est ainsi qu'il fut successivement et à plusieurs reprises élève des écoles de Livingstone et de Séshéké. C'est là qu'il fut mis en présence de l'Evangile et qu'il se

convertit. Je l'y avais vu occasionnellement en passant, mais sans le remarquer particulièrement.

C'est de Séshéké qu'en 1914 il nous arrivait à Séfula ; il était muni d'une lettre de celui qui avait été son dernier missionnaire, M. J. Roulet. Celui-ci le représentait comme un jeune homme sérieux, modérément doué, mais tout à fait digne d'entrer sans plus tarder dans la classe préparatoire au baptême. Nous n'eûmes aucune peine à nous convaincre de la justesse de cette appréciation et à recevoir Siongiso parmi les catéchumènes proprement dits (1).

Mais arrêtons-nous pour donner une description de ce jeune chrétien du Zambèze.

Siongiso n'a rien d'un Adonis, pas même d'un Adonis noir. Il est de petite taille ; alors que généralement les Zambéziens sont grands et fort bien bâtis, il est, lui, plutôt malingre. Une espèce d'éléphantiasis, qui ne semble pas d'origine lépreuse, lui a fait une jambe droite très sensiblement plus grosse que l'autre; cela lui vaut parfois, lorsqu'il est fatigué, une légère claudication. Il n'en va pas moins droit devant lui d'une allure rapide, allongée et comme étrangère à ce qu'il rencontre en chemin. La figure est petite, un peu en lame de couteau et allon-

(1) Au Zambèze lorsque quelqu'un vient déclarer qu'il désire se rapprocher de Dieu, il est admis tout d'abord dans une classe de « chercheurs » et n'est pas considéré d'emblée comme professant. Après un temps de probation qui peut s'étendre à plusieurs années, le chercheur, à sa requête, est reçu parmi les « professants » où il reste... le temps nécessaire, jusqu'à ce que le missionnaire le juge digne d'entrer dans la classe des catéchumènes qui, elle, ne dure généralement que quelques mois et conduit au baptême. Le baptême, donné dans ces conditions, confère immédiatement tous les droits de membre de l'Eglise, la participation à la Sainte-Cène y compris.

gée encore par une maigre barbiche en pointe ; des yeux qui louchent un peu et semblent souvent absents, éclairent médiocrement ce front étroit et haut, que domine une forêt épaisse de cheveux crépus, longs et mal soignés. L'ensemble n'a rien de remarquable ; mais parfois, rarement, Siongiso sourit, et alors c'est un joyeux soleil d'avril remplaçant soudain les nuages amoncelés. Quand Siongiso sourit il est charmant, et il a quelque chose de naïf, d'heureux, d'intelligent aussi, qui enchante. Siongiso sérieux est une triste chrysalide que son sourire fait éclore en papillon joyeux. C'est une transformation et, pour un peu, l'on dirait : mais où donc est l'autre et d'où vient celui-ci ?

Lorsqu'il arriva à Séfula, il me confia son petit pécule pour qu'on ne l'en allégeât pas trop vite, et se chercha un endroit où il pourrait vivre sans gêner personne et en étant lui-même le moins possible gêné par les gens. Il se mit à suivre les cultes et les réunions de sa classe avec beaucoup de sérieux. On le voyait rarement converser avec les gens, mais très souvent penché sur sa Bible. J'eus plus d'une fois l'impression, peut-être complètement erronée, qu'il jaugeait mon enseignement avant de s'y abandonner.

Au bout de quelque temps, je lui confiais un petit troupeau de moutons qui ne prospérait pas sur la station et qui, pensions-nous, se porterait mieux près de l'endroit où notre ami avait élu domicile. C'était une erreur, disons-le en passant ; après des débuts fort encourageants, les moutons commencèrent à mourir les uns

après les autres. Je confesse qu'il m'arriva de recevoir Siongiso froidement lorsqu'il m'apportait une nouvelle victime.

Un dimanche matin il arriva plus tôt que d'ordinaire et me déclara qu'il désirait un moment d'entretien avant le culte. Si tôt reçu il m'avoua que quelques jours auparavant une brebis était morte et que, pour s'éviter l'ennui de l'apporter et de me chagriner, il l'avait... mangée. Il sentait le besoin de m'avouer cela avant d'entrer au culte et se présenter devant Dieu. Voilà, dira-t-on, un chrétien bien peu délicat, et c'est vrai, hélas! Mais voilà aussi une conscience qui s'éveille, et qui oblige, et qui place des conditions devant l'acte religieux.

Le moment vint où, le cours d'instruction religieuse étant terminé, Siongiso et ses camarades furent présentés à l'église, examinés et acceptés ; ils pouvaient désormais recevoir le baptême et, selon la coutume, je les reçus tous individuellement pour un moment de conversation particulière. Quand vint le tour de Siongiso, après les questions et réponses ordinaires, je l'entrepris sur ses grands cheveux que je désirais voir raccourcis. Il montra très peu d'empressement à accepter et, dans le cours de la conversation, je compris que dans sa Bible il avait trouvé les règles appliquées aux *naziréens* (1), et qu'il avait en lui-même fait le vœu de s'y soumettre. Ce jeune homme étudiait manifestement sa Bible, non pour

(1) Nom sous lequel on désignait, chez les Hébreux, ceux qui — pour un temps ou pour la vie entière — faisaient le vœu du « nazireat », c'est-à-dire renonçaient à l'usage du vin et laissaient croître leur chevelure. Cf. Nombres VI : 1 et suivants ; Amos II : 11, 12.

savoir ce qu'elle contient, mais pour y trouver une règle à suivre. Je n'eus pas trop de peine à lui faire comprendre que nous ne sommes plus sous l'ancienne alliance et que ces vœux peuvent nous faire du mal en nous ramenant à nous-mêmes et en donnant prise à l'orgueil.

Il fallait ensuite déterminer le nom sous lequel il allait être baptisé; je lui posais la question. « Oh, répondit-il sans hésitation, je voudrais m'appeler : Judas. — Judas ? m'exclamè-je, mais on ne prend pas ce nom-là. — C'est vrai, convint-il, mais n'en est-il pas un autre qui lui ressemble ? — Mais oui, repris-je, il y a celui de Jude. — Alors, c'est bien, dit-il, c'est ce nom-là qui me convient. »

Notons ici que nous disons là-bas Judasé pour Judas et Juda pour Jude. De là le nom qui a pu surprendre et qui figure en tête de ce chapitre. Mais pourquoi ce jeune homme voulait-il un tel nom, un nom qui fut aussi semblable que possible à celui du traître ? Je pus le savoir sans trop questionner. Il voulait un nom qui fut comme un opprobre, un acte de contrition et une humiliation. Lui, Siongiso, il ne valait pas mieux par lui-même que le traître et il fallait que son nom le révélât.

Avouerai-je qu'une telle délicatesse de sentiment et une si grande profondeur d'humilité me confondirent ; jamais je ne les avais crues possibles au Zambèze.

A quelque temps de là Juda nous ménageait, sans s'en douter, une nouvelle surprise. Il avait passé depuis quelques mois de l'état de berger à celui d'aide-institu-

teur chargé d'une petite annexe, et il recevait de ce chef le gros salaire de cinq shillings (fr. 6,25). Là-dessus il avait à se nourrir car, n'étant pas marié, il n'avait pas de champs et il lui fallait acheter sa nourriture. Au Zambèze cela ne signifie certainement pas grand'chose, mais quelque chose cependant. Il devait en outre se vêtir et donner un shilling pour son inscription mensuelle à l'école du soir dont il suit les cours pour se perfectionner ; je ne dis rien de sa cotisation d'église annuelle et des livres et ardoises que, souvent, je l'ai vu payer pour tel ou tel de ses élèves. Tout cela ne l'empêchait pas de verser scrupuleusement à nos collectes mensuelles la dîme de son gain, soit 6 pence (fr. 0,62 1/2). Et lorsque, satisfaits de son bon travail, nous augmentâmes un peu son gain, il augmenta aussi en proportion son versement aux collectes (1). Il avait trouvé dans sa Bible ce qui concerne les dîmes et il l'appliquait, lui, un Zambézien ! Il faut avoir vécu là-bas et connaître le caractère naturellement intéressé, mendiant, égoïste de ces gens pour apprécier le geste spontané et répété de ce jeune homme.

C'est là, on peut le dire, ce qui caractérise la vie de Juda Siongiso ; il lit sa Bible non pas pour savoir ce qu'elle contient, mais pour connaître ce qu'elle lui or-

(1) Pour ceux qui se demandent comment je pouvais ainsi savoir ce qui se mettait aux collectes, que je dise ici que le numéraire faisant souvent défaut, surtout les petites pièces, il arrive, c'est même le cas le plus fréquent, qu'on mette dans le tronc des billets qui passent en compte, pour ceux qui en ont avec moi, ou qu'on vient racheter ensuite lorsque la collecte elle-même a fourni de quoi changer des pièces plus grosses.

donne. Il serait difficile, on en conviendra, de trouver une disposition d'esprit plus nettement opposée au paganisme Zambézien décrit plus haut.

Il n'est pas surprenant qu'il soit pour ses collègues un sujet d'étonnement, il est tellement différent d'eux.

J'ai dit plus haut qu'il suit les leçons de l'école du soir ; comme il habite à plus d'une heure de marche de la station et cela dans un pays où les réverbères ne brillent que par leur absence alors que serpents et bêtes sauvages ne sont que trop présents, il est évident qu'il ne saurait rentrer chez lui tous les soirs après l'école. N'importe lequel de ses frères en la foi se serait fait un plaisir de l'héberger pour la nuit ; au lieu de cela, il s'improvisa pour dormir un méchant abri dans la forêt hostile. Et lorsqu'on voulut savoir la raison d'une attitude aussi bizarre, il répondit : « Je sais que vous me recevriez volontiers ; je le sais si bien que je suis convaincu que, si j'allais, vous me donneriez à manger. Et comme j'ai faim parfois, je ne saurais pas refuser toujours ; or je n'ai pas de champs, je ne pourrais donc pas vous le rendre, et il est écrit : « Ne devez rien à personne. »

Il est bien évident qu'un tel état d'esprit est très difficile à comprendre pour un Zambézien, même chrétien. Un vieux professeur de latin nous répétait parfois avec malice le distique suivant :

Accipe, cape, rape
Sunt tria verba Papæ.

A ce point de vue tout au moins les Zambéziens pourraient tous être papes... à l'exception de Siongiso.

Un certain dimanche il fut pour moi-même un sujet de vive surprise. Depuis un certain temps il occupe, avec d'autres qui s'y relayent, les fonctions de gardien de la porte pendant les cultes. Il faut dire que les entrées et les sorties avaient été parfois si fréquentes qu'elles entravaient sérieusement l'attention et qu'il avait fallu y mettre le holà. Les mamans en particulier prenaient avec dilection prétexte de leurs bébés pour sortir à tout propos. Nous avions donc établi une règle, d'accord avec l'église, d'après laquelle des sorties étaient admises, en cas de nécessité, pendant les chants, mais jamais pendant les prières.

Donc, un jour, une jeune maman voulut sortir quand même pendant la prière finale ; or c'était une fort grande dame dans la tribu puisque son père est un chef important, et une non moins grande dame dans l'église où son mari est ancien et en outre professeur à notre Ecole Normale. Il va sans dire que devant tant de grandeurs le collègue de Juda se retira discrètement ; les consignes, n'est-ce pas, c'est bon pour les petits. Juda, lui, sans dire un mot, se carra devant la porte, plaça ses deux mains devant ses yeux en signe de recueillement et ne bougea plus. La dame arrive ; elle tousse discrètement ; elle touche le portier à l'épaule ; comme cela ne suffit pas, elle le tire fortement par la manche. Lui ne bouge toujours pas. Madame s'énerve visiblement ; elle pose son gros bébé à terre et tâche de l'in-

citer à prouver par ses cris qu'il veut sortir lui aussi ; malheureusement, bébé trouve l'aventure drôle et ne veut pas pleurer. Madame le reprend dans ses bras avec humeur et essaye de pousser Juda de côté en y mettant toute sa force. Il faut dire ici qu'elle est une grande et belle personne alors que, je l'ai dit, Siongiso est plutôt petit et mince. Mais la force, pas plus que le reste, ne peut triompher de l'homme qui accomplit son devoir, Juda ne bougea pas plus qu'une souche... et Madame dut attendre la fin de la prière.

Je renonce à décrire sa fureur ! Ajoutons pourtant que peu de jours après, lorsqu'elle eut pris le temps de réfléchir et d'écouter les conseils de son mari, elle reconnut franchement ses torts et s'en humilia gentiment. Il n'empêche que j'avais vu ce miracle : un Zambézien, fort de son devoir, sans qu'aucun avantage personnel pût en résulter pour lui, s'était calmement dressé devant la richesse et le rang et, sans colère comme sans faiblesse, avait proclamé la Loi égale pour tous. C'était très beau.

Ce janitor que rien n'ébranle peut d'ailleurs, et fort aisément, se muer en un personnage très doux et très patient. Il faut le voir avec les enfants de sa classe ; il ne les brusque jamais ; il est au milieu d'eux un frère aîné beaucoup plus qu'un maître. Pourtant ils lui obéissent au doigt et à l'œil et apprennent tout ce qu'il peut leur enseigner. Il est surtout remarquable par les résultats qu'il obtient dans ses leçons bibliques ; ses élèves se reconnaissent facilement à ceci qu'ils savent parfai-

tement la partie de l'histoire sainte qu'ils ont étudiée avec lui. Il arrive que tout le programme n'est pas couvert, mais ce qui l'est est su par tous, ou peu s'en faut.

Nous faisions un jour, à ses collègues, la remarque suivante: « Pourquoi ne vous donnez-vous pas de la peine comme Juda pour enseigner la Bible à vos élèves? » Et ils répondirent: « Ah ! si seulement tu pouvais nous indiquer son moyen ! Nous le savons bien qu'il réussit dans ce domaine mieux que nous. Du reste c'est un fait connu que quiconque, enfant ou vieillard, ne sait pas son verset et n'arrive pas à l'apprendre, il suffit qu'il aille à Siongiso et bientôt il le saura. Cela, nous le savons, mais comment il y arrive, nous l'ignorons. » Je pense, moi, que son secret c'est son amour pour la Parole de Dieu et le quelque chose de pratique et de vécu qu'il sait lui communiquer.

La veille de notre départ pour le congé que nous achevons maintenant, c'était le 11 mars 1921, Juda vint me trouver et me dit : « Moruti, j'ai besoin de te voir un moment en particulier. » Nous entrâmes dans mon petit bureau et voici ce qu'il me dit :

« Je suis venu pour confesser une faute ; j'ai été orgueilleux et j'ai jugé mes frères. En lisant ma Bible j'avais vu qu'un chrétien c'est quelqu'un qui est comme Jésus ; en regardant autour de moi j'ai vu des chrétiens qui mouraient, non pas sur une croix comme Jésus, mais tout tranquillement chez eux. Et j'ai dit : ceux-ci ne sont pas des chrétiens comme toi, Siongiso, en es

un, car tu espères bien mourir crucifié. Et puis, dans ma Bible, je n'ai lu nulle part que Jésus se soit marié, et pourtant je voyais des chrétiens qui se mariaient. Et alors j'ai dit encore : ceux-ci ne sont pas des chrétiens, tandis que toi, Siongiso, qui ne te marie pas, tu en es un véritable.

« Mais ensuite j'ai écouté ce que tu nous a enseigné, et j'ai relu ma Bible, et j'ai compris qu'un chrétien, ce n'est pas un homme qui vit de telle ou telle façon et meurt de telle ou telle manière, mais un homme qui obéit aux ordres de Jésus-Christ. Et ce que je veux désormais avec le secours de Dieu c'est obéir aux ordres qu'il me donnera. Tu sais que je ne désire pas me marier, mais si tu apprenais que je l'ai fait, tu sauras que j'ai obéi et tu ne t'étonneras pas. Toutefois, j'espère bien ne pas te donner ce sujet de t'étonner. »

Ayant ainsi parlé Juda Siongiso se leva pour partir ; je le retins quelques instants encore pour quelques mots d'encouragement et pour prier avec lui. Après cela nous nous serrâmes la main et je restai seul, profondément ému. Un jeune Zambézien, pauvre, ignorant, peu doué en somme intellectuellement, s'était soudain révélé à moi, non plus comme un élève, mais comme un frère parvenu à sa majorité spirituelle. N'avait-il pas compris, lui le pauvre esclave, hier encore un païen, que la grande affaire dans la vie c'est d'obéir aux ordres de la conscience ?

CHAPITRE VII

Ce qui manque encore

Pour remarquablement belle qu'elle soit, la définition du chrétien qui termine le chapitre précédent n'en est pas moins incomplète. Il lui manque, cela n'est pas surprenant, précisément ce qui manque à la piété des Zambéziens et qu'il nous faut examiner maintenant.

Si l'on demande à un chrétien du Zambèze des nouvelles de sa santé religieuse et morale, il répond à peu près invariablement par ces mots : « Ku li jwalo nda pila, a ndi zibi kuva pili. » (Jusqu'ici je vais bien, je ne sais ce qu'il en sera plus tard).

En soi cette formule n'a rien d'extraordinaire, c'est la réponse d'un cœur modeste qui se sait faible, entouré de chausses-trappes et fort capable de se laisser choir une fois ou l'autre dans l'une d'elles. Ce qui rend cette parole significative c'est son caractère général, même dans les cas où l'on ne peut guère soupçonner l'imitation. Il y a là évidemment quelque chose qui doit traduire bien exactement ce que ces chrétiens ressentent en leur for intérieur, et ce quelque chose, on le voit, c'est une certaine crainte de l'avenir.

On est sûr du passé, reconnaissant jusqu'à un certain point envers le Dieu qui l'a fait tel, mais incertain devant l'avenir. Ce Dieu qui a mis sa bonne main sur le passé gardera-t-il aussi l'avenir ? On l'espère, on le dé-

sire, mais on n'en est pas sûr. Qui donc peut savoir ce que Dieu fera ou ne fera pas ?

Et c'est bien là la caractéristique de la piété de nos chrétiens zambéziens ; ils sont nés à la vie morale, peu à peu l'idée du devoir et même une certaine vision de sa beauté pénètre leur âme endormie ; mais la foi en un Dieu qui les aime, qui désire et veut leur salut et dont la puissance les conduira certainement à la victoire, cela ils ne l'ont point encore. Ils ne se croient pas vraiment aimés ; de là une piété passablement formaliste, terre à terre, sans envol et sans joie profonde, sans grand zèle encore, et sans cette puissance de rayonnement qui devrait caractériser tout chrétien véritable. Nés à la vie de la conscience, ils ne le sont point à celle du cœur ; ce sont des enfants encore sous tutelle qui ne parviendront que plus tard à « la liberté glorieuse des enfants de Dieu. »

C'est là un des écueils contre lequel aussi vient souvent se heurter le zèle des missionnaires nouveaux... et anciens ! On sent malgré tout si peu de vraie spiritualité dans ces chrétiens, il y a chez eux tant de formalisme et si peu de la vraie vie qui s'élance en avant, si peu aussi de reconnaissance féconde envers Dieu et envers les hommes ! Que de fois ne nous sommes-nous pas posé, l'angoisse au cœur, de douloureux pourquoi en pensant à ces choses !

Et là encore notre angoisse venait d'un manque de sagesse ; si nous avions été moins aveugles aux réalités de l'âme nous aurions su que, dans son évolution vers le

Bien, cette âme conçoit le devoir plus vite que l'amour ; qu'il est relativement facile pour une âme de se croire obligée par un Dieu juste, qu'il lui est au contraire très difficile de se croire aimée ; qu'il l'est même d'autant plus que la conscience, en s'éveillant, lui révèle mieux son indignité.

Notons qu'il ne s'agit point ici d'amour en soi, mais seulement de la représentation que s'en fait la conscience. Nos Zambéziens en effet ne sont nullement incapables d'amour ou de dévouement, nous en pourrions citer même des traits touchants ; ils sont seulement incapables, moralement, de s'en faire une représentation adéquate. Pour eux, il y a toujours un *parce que,* à l'amour. Si la mère aime son enfant, pensent-ils, c'est en vue des secours qu'elle en attend plus tard ; si les époux s'aiment, c'est en vue des avantages réciproques qu'ils espèrent. De la même façon les amis s'apprécient en raison des services qu'ils se rendent et si, d'aventure, on se trouve en face d'un acte de pur dévouement eh bien... tout simplement on lui suppose une bonne raison cachée. Et par bonne raison l'on entend naturellement une raison égoïste.

Ma conviction profonde est qu'il n'y a pas encore un seul Zambézien qui croie véritablement à l'amour désintéressé de Jésus-Christ. Pour eux, si Jésus a souffert, s'il a donné sa vie, c'est qu'il avait quelque bonne raison pour le faire ; cette raison on ne la voit pas, peut-être était-ce en vue de se procurer des serviteurs en grand nombre, peut-être était-ce autre chose, on ne sait

pas ; mais enfin il faut bien qu'il y ait une raison puisqu'autrement son acte serait folie pure.

Souvent, lorsque j'essayais de faire comprendre ces choses, on m'a répondu : mais enfin, ces gens-là, ils voient bien votre dévouement à vous ; cela au moins ils ne peuvent pas l'expliquer par des raisons d'avantage personnel. Et c'est justement ce qui trompe. N'oublions pas que nous sommes en face de consciences qui ne conçoivent pas l'amour — encore une fois nous ne disons pas qu'ils ne le ressentent pas dans de certaines mesures — ; dès lors, ils ne diront pas : ceux-ci nous soignent, ils n'en ont nul profit, donc ils nous aiment ; mais bien : ceux-ci nous soignent, or, nul ne fait rien pour rien, donc ils y ont un profit, que nous ignorons.

Et voilà que les circonstances viennent à leur secours et leur donnent une apparence de raison.

C'était en 1899, le jeune homme qui venait de rentrer après avoir accompagné M. Coillard en Europe, Simwinji, se trouvait en conversation avec Mokamba, le premier ministre du pays. Vint à passer une dame missionnaire qui les interpelle et dit : « Eh bien, Mokamba, voici Simwinji qui a pu te dire ce que nous avons laissé pour venir à vous. » — « Oh ! oui, Madame, répondit-il, mais il m'a dit aussi ce que vous trouvez ici !... »

Dans notre orgueil d'européens, nous croyons toujours que tous doivent voir que notre pays est le meilleur, le plus beau, le plus agréable ; c'est oublier un peu vite le vieux proverbe : « chaque oiseau trouve son nid beau ». Cette grande plaine morne qui nous semble si décon-

certante, leur paraît belle entre toutes ; ces sables qui nous lassent leur semblent agréables comparés à nos pierres qui blessent les pieds nus. Et puis il y a le gibier, le poisson, la bonne chaleur, le bois mort de la forêt, que sais-je encore ! Et surtout il y a le bétail ! Oh ce bétail si cher au cœur du Zambézien, sa richesse à lui et sa gloire ! Or ils savent bien, nous n'en faisons pas mystère, qu'en Europe les missionnaires sont en général assez maigrement pourvus de bovidés ; en Afrique, par contre, si nous voulons avoir du lait et ses dérivés, il faut bien se résoudre à se constituer un troupeau. Et voilà une bonne raison toute trouvée ; les missionnaires viennent au Zambèze parce chez eux ils étaient si pauvres qu'ils ne possédaient même pas une vache, alors qu'en Afrique ils en ont bien vite un plein « *kraal* » (1).

Et ne poussons pas les hauts cris, ce raisonnement, qui nous étonne chez les Zambéziens, ne le faisons-nous pas nous-mêmes journellement pour ceux qui nous entourent ? C'est humain cela, et cela nous arrange si bien que nous ne demandons pas mieux que d'y croire ; cela dispense de la reconnaissance, ce fardeau si écrasant que seules les âmes vraiment nobles peuvent le soulever. Quels sont, dans nos églises, les chrétiens dont la reconnaissance est la caractéristique ? Et pourtant ils prétendent, eux, avoir compris la croix et l'avoir acceptée ; ils ont donc compris et accepté le sacrifice in-

(1) Kraal : enclos dans lequel, la nuit, on enferme le bétail.

commensurable de Jésus et ils n'en vivent pas moins une petite vie égoïste et mesquine. « Ote, ô toi qui juge, la poutre qui est dans ton œil, et tu verras alors comment ôter la paille qui est dans l'œil de ton frère. »

Il faut reconnaître d'ailleurs que nos paroissiens noirs ont de bonnes raisons de douter du dévouement de leurs missionnaires. Pour le bien comprendre, il faut voir courageusement les choses telles qu'elles sont pour eux. N'oublions pas qu'il s'agit de populations d'une pauvreté qui nous semblerait, à nous, impossible à accepter, ce qui ne l'empêche pas d'être là-bas très supportable.

Voici donc des gens dont tout le mobilier consiste en une ou deux nattes, une couverture, deux peut-être, deux ou trois plats de bois, une ou deux marmites de terre, fruit du travail de la femme, une hachette, une pioche indigène et... c'est tout, avec toutefois quelques mètres d'indienne qui servent de vêtement. Voici aussi le missionnaire, qui vit, certes, étant donné son passé, très modestement ; pourtant il a quelques rideaux à ses fenêtres, d'ailleurs privées de volets, ce qui rend les rideaux plus indispensables ; il a aussi des draps à son lit, une nappe sur sa table, quelques assiettes, une petite batterie de cuisine qui semble fort compliquée à ses ouailles, des habits de rechange et voire même du linge en provision. Peut-on se figurer ce que cela peut représenter aux yeux émerveillés de ces pauvres gens ! Nous parlons, nous, des prodigalités des milliardaires américains et des extravagances des nouveaux riches d'Eu-

rope ; mais leurs folies les plus folles ne sont rien, comparées à l'impression que nous devons faire à ces enfants de la nature. Et lorsque cette indigence vient solliciter de cette richesse une miette, un rien, cela lui est refusé !

Eh oui, il faut bien refuser, parce que d'abord une simple miette multipliée par des milliers épuiserait même de réelles fortunes, *à fortiori* des bourses de missionnaires, et l'on ne peut pas donner à l'un sans avoir bientôt à donner à tous, autrement on est taxé d'injustice. Et puis la mendicité a ceci de caractéristique qu'elle n'est jamais rassasiée ; si l'on donne aujourd'hui une chose, il en faut donner demain une autre et ainsi de suite. Mais surtout il faut refuser de donner parce que les conversions obtenues à coups de cadeaux sont mauvaises, qu'elles ne tiennent pas, et parce que l'aumône quelle qu'elle soit, qui ne répond pas à une nécessité inéluctable, fait presque toujours du mal et non du bien. Il n'en demeure pas moins que ces refus qu'il faut opposer souvent, avec une vraie tristesse, aux demandes de ces gens ne leur facilite pas la croyance au dévouement et à l'amour désintéressé de leurs missionnaires. Avouons du reste que des dons n'auraient pas plus de succès ; étant donné les prémices que pose leur mentalité de gens à peine sortis d'un matérialisme grossier, la bonté les fait conclure non pas au dévouement généreux mais à la bêtise pure et simple.

Mais alors, que faire ? Attendre tout simplement, et prier. Et en attendant il faut sans se lasser placer devant

eux l'idéal d'amour que révèlent les Evangiles et surtout il faut le vivre ; mais « qui est suffisant pour toutes ces choses ? » Vivre la croix, c'est bien facile en parole, mais en pratique, dans un pays dont la chaleur seule énerve, sous un climat dont les fièvres anémient, au cours d'une vie morcelée par mille petits devoirs terre à terre et sans cesse envahie par des préoccupations et des occupations toutes matérielles, cela est difficile, très difficile. Mais il est bon qu'il en soit ainsi, car cela nous aide, nous missionnaires, à réaliser mieux que l'œuvre qu'il faut faire ne se fait par nous que dans la mesure où nous laissons l'Esprit de l'Evangile, l'Esprit même du Fils, agir en nous et se glorifier dans notre faiblesse même. Mourir à lui-même pour que Jésus vive en lui et se révèle par lui, voilà ce que doit réaliser un missionnaire s'il ne veut pas frapper son œuvre de stérilité ou, en tous cas, d'enfance éternelle.

TROISIÈME PARTIE

Les résultats acquis

CHAPITRE VIII

Les progrès sociaux

Nous avons essayé de suivre l'ascension, lente et dure, de l'âme des Zambéziens vers la lumière. Nous l'avons vue, cédant à une impulsion pour elle mal définie, à une attirance irraisonnée, ramper péniblement hors du matérialisme grossier et sensuel où elle vivait enlisée, et s'élever lentement d'un amoralisme à peu près total jusqu'au « tu dois » d'une conscience avertie et exigeante. Et c'était un spectacle émouvant.

Nous l'avons vue, par contre, s'arrêter indécise devant la Croix du Calvaire et la contempler sans comprendre, parce que les notions de pure gratuité, d'amour absolu qui se donne et de reconnaissance émue qui se consacre sont encore trop étrangères à sa mentalité pour qu'elle les puisse concevoir. Il n'y a pas lieu cependant d'être découragé ou même surpris ; combien dans nos vieilles églises d'Europe, ne sont pas plus avancés

que les Zambéziens ! Et c'est aussi pour eux que l'apôtre écrivait : « Celui qui a commencé cette bonne œuvre en vous l'achèvera et la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ » (Phil. I. 6).

Mais dans quelle mesure cette ascension de quelques âmes intéresse-t-elle la communauté ? Dans quelle mesure l'ensemble a-t-il bénéficié de la prédication de l'Evangile ou, si l'on veut, dans quelle proportion le « levain » a-t-il pénétré toute la pâte ? Qu'on nous permette de répondre par quelques faits précis.

Très peu après l'arrivée de la mission, Lewanika interdisait la traite dans ses états ; quelques années plus tard, les ma-Rotsi renonçaient définitivement aux razzias, qui leur étaient pourtant une source de profits abondants en bétail et en esclaves. Et ce ne fut pas une résolution passagère bientôt oubliée dans la pratique.

En 1901, celui qui écrit ces lignes était, pour quelques mois, seul à Lealui ; on apprit soudain qu'un chef, tributaire des ma-Rotsi, Mushongo-a-Ndungu, se livrait dans le nord au pillage systématique des caravanes se dirigeant vers la capitale et qu'il avait même rançonné des troupeaux du roi. Quel excellent prétexte c'eût été, bien peu d'années auparavant, pour lancer une expédition punitive et surtout pillarde ! Au lieu de cela, Lewanika m'envoya le Ngambela avec ces mots : « Tu sais comment nous traite Mushongo-a-Ndungu, que devons-nous faire ? On ne peut le laisser continuer, car il a tué déjà plusieurs hommes, et d'autre part je

redoute de sortir la lance, car une fois au clair qui sait comment elle rentrera dans le silence. »

Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le détail de cette affaire, qui se termina paisiblement quelques mois plus tard ; je n'ai cité ce trait que pour montrer combien ferme était la résolution de ces gens de tenir en bride la lance et ses enivrements.

En 1906, l'abolition de l'esclavage était proclamée. Ce fut, nous ne l'oublions pas, par les soins de l'administration anglaise que cette proclamation fut faite ; mais quiconque connaît le pays, et surtout les temps dont il s'agit, sait, de science absolument certaine, que si la mission n'avait pas de longue main préparé le terrain, cette mesure n'aurait jamais pu être prise alors. Elle était d'ailleurs prématurée à beaucoup d'égards, et c'est avant tout grâce à la mission qu'elle passe peu à peu du domaine de la théorie pure à celui des faits acquis. Il y a des abus de pouvoir ailleurs qu'en Afrique, et il est évident qu'il y en eut, qu'il y en a encore, hélas, trop souvent au Zambèze. Il n'en reste pas moins que des principes plus libéraux pénètrent rapidement le pays, qu'un chef n'oserait plus exiger la dissolution d'un mariage, que les parents peuvent, s'ils le veulent, garder auprès d'eux leurs enfants, et que, de fait, ils le font en nombre toujours croissant. Qu'on veuille bien réfléchir un peu, à la lumière de notre chapitre premier, et l'on comprendra si je dis que, la mission n'eût-elle remporté que ces seules victoires, elle aurait bien mérité de l'humanité.

Vers 1918, je ne puis préciser absolument, ces chefs qui possédaient les pouvoirs définis dans la seconde partie du chapitre premier de cet ouvrage publiaient une loi punissant avec sévérité l'adultère. Certes, nous ne prétendons pas que tout soit désormais parfait à ce point de vue au Zambèze ; nous savons mieux que personne combien loin encore nous sommes de l'idéal à atteindre ; mais une opinion publique se forme peu à peu qui vient au secours des faibles et des hésitants.

Une nouvelle preuve de la profondeur du changement survenu dans ce domaine spécial des mœurs, nous fut donnée en 1919 par le vieux chef Kalonga. C'est un païen demeuré tel, il fut même l'un des deux qui s'opposèrent le plus énergiquement à la conversion que Lewanika projetait (1), ce qui ne l'empêche pas d'être au fond un honnête homme. Voici ce qu'il répondait à son missionnaire, M. Ad. Jalla, qui se plaignait auprès de lui du peu de succès de notre action : « Tu crois, disait-il, que votre message ne porte pas de fruits, eh bien, écoute : tu connais la formule qu'échangeaient autrefois deux hommes qui faisaient ensemble l'alliance du sang : « Tout ce qui est dans ma maison est à toi, y compris ma femme. » Eh bien, continuait Kalonga, tu peux aller tout au travers du pays et tu verras que partout cette formule a été remplacée, et cela librement, sans pression extérieure, par celle-ci : « Tout ce qui est dans ma maison est à toi, excepté ma femme. »

(1) Voir page 29.

Je demande pardon pour ces mots qui soulèvent un coin, hélas, un petit coin seulement ! du voile qui couvrait l'horreur des mœurs zambéziennes ; mais il faut parfois soulever les voiles et contempler les réalités navrantes que la mission rencontre sur ses pas. Et puis ne valait-il pas la peine de relever cet encouragement qui nous surprit tous, parce qu'en effet nous ne soupçonnions pas l'étendue et la profondeur des transformations déjà opérées par l'Evangile *dans l'ensemble du pays.*

Cette influence généralisée, qui s'étend bien au delà des cercles d'activité des stations, me fut encore confirmée vers la même époque par le fait suivant. La Conférence générale des missions de la Rhodésia du Nord avait demandé à ses membres de procéder à une enquête approfondie et sérieuse sur les cérémonies qui accompagnent ou précèdent le mariage païen. Parmi les questions qu'il fallait poser à nos églises, il s'en trouvait une que je ne formulai que par acquit de conscience ; des expériences faites tout au début de ma carrière missionnaire m'avaient éclairé, et je savais. Grande fut en conséquence ma surprise lorsque j'entendis la presque totalité de mon auditoire, — il était surtout composé de jeunes entre 20 et 30 ans, — déclarer catégoriquement que les pratiques en question étaient totalement inconnues chez eux. C'est alors que des bancs de l'arrière, occupés par les membres les plus âgés, une voix se fit entendre qui disait : « Oui, vous, les jeunes, vous dites que cela ne se fait pas, et vous avez raison car cela ne

se fait plus ; mais avant que les missionnaires vinssent dans le pays cela se faisait couramment. »

Nous avons dit déjà (1), à propos des enfants que des signes néfastes condamnaient, que les jeunes auxquels nous disons ces choses incidemment aujourd'hui se refusent à les admettre, et nous accusent de dénigrer à plaisir leur peuple et ses habitudes. C'est dire assez à quel point elles ont disparu du pays.

Il faudrait parler encore de la sécurité des routes, autrefois si précaire qu'on n'y rencontrait jamais personne, aujourd'hui si complète qu'un enfant y circule impunément, même porteur des marchandises les plus propres à attirer la convoitise des passants. Et que dire encore des huttes, qui devaient être petites, misérables et non plâtrées pour les esclaves, et qui sont aujourd'hui tout ce que le courage au travail et le savoir-faire de leur constructeur-propriétaire veulent bien les faire.

Certes, et nous le savons, il reste encore beaucoup à faire pour amener ce peuple à la dignité d'hommes et de femmes libres, conscients de leurs droits et de leurs devoirs ; mais les résultats acquis sont garants des résultats à venir, on peut les attendre avec confiance. Et si l'on pense que ces victoires du passé furent acquises au cours de trente-cinq ans seulement, au milieu de difficultés toujours renaissantes, par un groupe de témoins ridiculement petit et perdu dans un territoire grand deux fois comme la Suisse, on est confondu par

(1) Voir page 38.

la grandeur des résultats, mis en regard de la faiblesse extrême des moyens.

On reste confondu, oui, mais reconnaissant aussi et émerveillé par la puissance extraordinaire cachée dans cet Evangile éternel, que d'aucuns prétendent dépassé et périmé. Qu'ils fassent, ceux-là, subir aux théories creuses qu'ils voudraient mettre à la place de cet Evangile, une épreuve comparable à celle dont nous sommes ici le témoin bien indigne, et nous verrons si elles porteront, je ne dis pas plus, mais autant, que dis-je, la moitié autant de fruits qu'en a fait mûrir au Zambèze l'Evangile de Jésus-Christ, au seul point de vue humanitaire et social.

CHAPITRE IX

Les Ecoles

Dès les débuts de la mission au Zambèze, l'école occupa une part très large dans les préoccupations et les occupations des missionnaires. Mais se fait-on une idée, même lointaine, de ce que ces mots : « Fondation et développement de l'école au Zambèze » peuvent bien représenter d'efforts, de soucis, de problèmes et de patience ? Autrefois, on se représentait volontiers un missionnaire à l'école sous les traits d'un monsieur, assis sur un pliant, à l'ombre d'un élégant palmier, qu'une demi-douzaine de négrillons peu vêtus entouraient et considéraient avec une attention passablement mélangée. Il est bien probable que ce fut en effet ainsi aux débuts, ce qui est certain en tous cas c'est que, si l'école était restée cela, elle n'aurait pas vécu bien longtemps ; dans ces conditions, en effet, il eût été impossible d'obtenir le minimum indispensable de régularité et de ponctualité.

Régularité et ponctualité, c'est bien là, en effet, ce qu'il faut absolument à toute école qui veut travailler ; mais peut-on se représenter ce que l'obtention de ces deux choses va coûter d'efforts ? Il ne s'agissait point en effet, aux débuts, d'un pays déjà envahi par la civilisation, où l'on a, par conséquent, une idée déjà de l'utilité de ce que l'on enseigne à l'école ; il s'agissait d'un pays tout neuf où, pour être utile, un objet devait

pouvoir se manger, ou se boire, ou se convertir en vêtements. On n'y avait pas l'ombre d'une idée de ce que peuvent être la lecture et l'écriture ; l'argent était totalement inconnu, le commerce ne se faisait que par voie d'échange, il n'existait pas même l'embryon d'un système quelconque de poids et mesures. Comment, en de pareilles conditions, faire comprendre à ces gens que l'école est une chose bonne ? Comment surtout amener les enfants, ces enfants jusqu'ici livrés à leurs seuls caprices, comment les amener à faire, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, l'effort d'être là, de travailler, de se soumettre aux réprimandes éventuelles, en vue d'un but parfaitement incompréhensible ?

Si encore les parents avaient été avec nous pour obliger les enfants à venir à l'école ; mais, le plus souvent, eux non plus n'y entendaient rien, et il n'est pas du tout rare, aujourd'hui encore, que les enfants viennent à l'école malgré leurs parents et non pas poussés par eux. Que de fois n'avons-nous pas vu des enfants entrer en classe d'un air las, écouter comme en sommeillant des leçons qui n'entraient pas ; les pauvres, ils étaient partis de chez eux sans déjeuner — après être allés parfois coucher la veille sans souper — ils avaient franchi les 2, 3, 5, voire 6 kilomètres qui les séparaient de l'école et maintenant ils étaient là, pleins de bonne volonté, mais radicalement incapables de l'effort physique nécessaire. La maman n'avait pas jugé à propos de cuire, ou bien, la veille au soir, le père avait, avec des amis, mangé d'un coup tout ce qui avait été préparé pour les deux re-

pas, sans rien laisser aux femmes et aux enfants. Pour qui connaît les circonstances, le fait que l'école au Zambèze ait pu jamais vivre et se développer a quelque chose de profondément extraordinaire. Nous devrons toujours une reconnaissance profonde à Lewanika pour ses efforts persévérants et fidèles en faveur de nos écoles ; nous lui devons beaucoup, mais ses efforts eussent été vains sans la bénédiction mystérieuse de Celui que nous servons.

A côté de ce gros problème du recrutement, il y avait celui des programmes et des méthodes ; notre but n'est pas de faire ici l'histoire de nos écoles, mais il est nécessaire cependant de donner une idée du chemin parcouru si l'on veut pouvoir réaliser, même très approximativement, la somme de travail accompli. Il est évident que le programme et les méthodes qui conviennent aux enfants de nos pays en vue de leurs besoins particuliers ne conviennent pas à nos Africains et à leur vie toute différente. Bien plus, à cause de leurs occupations futures très différentes, les programmes qui s'imposent pour les garçons se révèlent, à l'usage, inopérants pour les filles. Nous reprendrons cette question un peu plus loin.

Une autre question encore fut celle des aides indigènes, de leur recrutement et de leur formation. Qui dira jamais nos efforts, nos tâtonnements, nos espoirs et nos désappointements, notre angoisse aussi en voyant les années qui passaient et nos cadres qui ne se formaient pas aussi rapidement que nous l'eussions désiré ? Hyp-

notisés par l'exemple du Lessouto, de ses belles écoles et de ses cadres si richement pourvus, nous cherchions à nous élargir nous aussi, et nous souffrions de nos progrès si peu rapides. C'était oublier qu'en ce domaine se presser c'est mal faire, et que, pour avoir des éducateurs, il faut avoir tout d'abord des éduqués ; c'est-à-dire des gens dont la conscience ait parlé et qui aient appris à obéir à ses ordres.

Longtemps notre organisation scolaire se composa uniquement des écoles de station, d'où quelques élèves sortaient pour entrer à l'Ecole Normale où ils se préparaient à l'enseignement. Les écoles de station comptaient, suivant les cas et les années, de 30 à 100 élèves environ ; elles étaient caractérisées par des classes enfantines nombreuses et des classes supérieures d'une maigreur ascétique. Le déchet en cours de route était considérable, ce qui n'étonnera pas ceux qui ont lu le commencement de ce chapitre. Lorsque nous rentrions à Séfula en 1914, après un congé en Europe, l'école de cette station ne comptait encore ses élèves que par des chiffres allant de quarante à cinquante. Aussi plusieurs trouvèrent-ils le chef de cette station un peu présomptueux lorsqu'il se mit, d'ailleurs sans secours financier de la mission, à construire une maison d'école de vingt mètres sur six, capable de contenir, en ses deux vastes salles, plus d'une « centaine d'élèves ».

Les rieurs allaient pourtant changer bientôt de côté ; un éveil de l'intérêt se produisit ; d'année en année le nombre des élèves allait en grandissant, atteignant par

moment et dépassant la centaine. Si bien que l'école ridiculement trop grande est en bonne voie de devenir trop petite, et qu'il faudra, sous peu, pourvoir à une augmentation des locaux.

A peu près simultanément, le nombre de nos aides capables grandissait et nous pouvions enfin songer à fonder des écoles annexes, ces avant-postes si nécessaires à notre action. Peu à peu cinq de ces annexes s'ouvraient autour de Séfula portant le total des élèves dépendant de cette station à près de trois cents. Et ce qui se passait à Séfula se passait aussi dans des proportions sensiblement équivalantes, sur toutes les autres stations.

Voici généralement comment on procède pour fonder ces annexes : le missionnaire et un délégué du pouvoir central indigène se rendent de concert dans la région intéressée. Là, les chefs régionaux, grands et petits, se réunissent et l'on délibère. C'est habituellement le délégué du roi qui ouvre le débat. Il expose, bien que tous le sachent de longue date, que le missionnaire est disposé à ouvrir une école dans la région et qu'il est venu pour savoir si les gens sont, eux, désireux d'en avoir une.

Les réponses sont ordinairement abondantes mais indirectes : « Quelqu'un a-t-il jamais refusé la vie ? Or, les écoles, c'est la vie d'un pays. » Le thème une fois fourni est pris, repris, retourné en tous sens par les orateurs successifs. Cela n'empêche pas que, lorsque viendra le moment de donner les noms des futurs élè-

ves, chacun, d'un commun accord, s'excusera et, avec force protestations de tristesse, déclarera n'avoir pas d'enfant !

L'antienne est connue, on ne s'y arrête guère : les pauvres gens sentent là le délégué des grands chefs, et ils ne tiennent pas à trop étaler devant lui le nombre de leurs enfants. Il n'est pas si loin encore le temps où on les leur prenait, ces petits, pour les emmener en esclavage !

On passe à l'autre côté de la question : le missionnaire vous enverra un instituteur, mais il faut que vous, vous fournissiez la maison d'école et l'abri pour le dit instituteur ; il faudra en outre que vous trouviez, pas trop loin, des terrains suffisants de culture pour lui, sa famille et ceux de ses élèves qui viendront de trop loin pour rentrer chez eux tous les jours.

Et c'est là l'occasion de nouveaux et longs palabres ; à les en croire, chacun est trop occupé pour pouvoir se charger de ces constructions, et tous sont à ce point dépourvus de terrains cultivables que, sans la charité du voisin, ils seraient dès longtemps morts de faim. Les choses s'arrangent pourtant peu à peu et, au bout de quelques semaines, on pourra voir les abris nécessaires s'élever sans que nul ne soit mort de fatigue, et l'instituteur contemplera de bons et vastes terrains à cultiver qui seront mis à sa disposition sans que nul ne risque la famine. Il en aura seulement coûté au missionnaire un certain nombre de visites et de discussions, du reste parfaitement courtoises.

Et le travail commence sur ce nouveau chantier. Le jeune instituteur qui sera là avec sa famille aura besoin que ses amis le portent avec fidélité dans leurs prières. Il a quitté la station où il y avait un bon noyau de chrétiens et il est là seul de son espèce ; les tentations ne lui manqueront pas, ni les sujets de découragement. Il faudra donc que son missionnaire le visite souvent et l'oblige avec une douce fermeté, à venir non moins fréquemment le voir sur la station. Pauvres jeunes plantes si frêles encore qu'il faut exposer aux durs aquilons du plein air, que de fois n'avons-nous pas tremblé en vous installant, là-bas, sur vos petites annexes si modestes et si nécessaires !

Une question qui nous a déjà fortement préoccupés, qui va se poser avec une insistance croissante à mesure que nos écoles annexes augmenteront, c'est celle des internats centraux de station. Il est bien évident que, sur ces annexes dont nous venons d'esquisser la naissance, les élèves ne pourront que commencer leur éducation. Des sept ou huit classes que comportent nos programmes scolaires, ils pourront parcourir tout au plus les deux ou trois premières. Après cela ils devront suivre les leçons de l'école centrale et passer, puisqu'ils habitent trop loin pour s'y rendre chaque jour, de l'état d'élève externe, vivant chez ses parents, à celui d'interne vivant chez le missionnaire. Or, dans l'état actuel, et pour longtemps encore sans doute, nous ne pouvons pas exiger des parents une pension pour leurs enfants : il faut y pourvoir sans frais pour eux. Mais comment ?

Déjà chaque missionnaire a une petite troupe de cinq à dix garçons qui vivent auprès de lui et dont l'entretien est presque complètement à sa charge. Ils lui servent de petits domestiques pour les travaux de maison et d'entretien de la station ; seulement ceci sera bientôt tout à fait insuffisant. En effet, les cinq annexes actuelles sont loin, bien loin de suffire ; nous devrons en ouvrir au moins quatre encore aussitôt que possible et d'autres encore plus tard. Et, lorsque chacune de ces 10 ou 15 annexes nous enverra ne fût-ce que quatre ou cinq élèves nouveaux par année, il est bien évident qu'il faudra y pourvoir autrement que par les moyens de fortune en usage aujourd'hui.

Ce que nous devrons faire alors est difficile à dire ; il y a dans le pays des possibilités agricoles et industrielles considérables qui auraient le double avantage de procurer à la fois du travail aux élèves et des ressources pour pourvoir à leurs besoins (1) ; mais pour faire face à ces nouveaux travaux, il faudrait de nouveaux hommes et, pour commencer au moins, de nouveaux capitaux. Les noirs sont avant tout pasteurs et agriculteurs : il faudrait que la mission, à l'instar de Booker Washington, fît quelque chose pour eux dans ce domaine.

Les troupes affamées sont là, mais où donc trouve-

(1) Il y a par exemple dans le pays de la canne à sucre, du coton et une espèce de jute naturelle dont il faudrait tirer parti ; la vannerie indigène est remarquable, il faudrait pouvoir la prendre en main, la rendre plus propre aux besoins modernes et lui assurer des débouchés d'ailleurs faciles, et la poterie pourrait aussi être largement développée.

rons-nous le jeune homme qui abandonnera, entre les mains divines, les cinq pains et les deux poissons qu'Il veut bénir et rendre suffisants ?

Pendant de nombreuses années nous essayâmes, au Zambèze, de faire marcher de front dans nos écoles les filles et les garçons. Si les résultats furent satisfaisants pour ces derniers, ils restèrent très insuffisants pour les filles. Longtemps nous en cherchâmes la raison et nous finîmes par découvrir, — non sans quelque confusion, car nous aurions dû le voir plus tôt, — qu'il s'agissait tout simplement d'une question de programme.

Les garçons ont aujourd'hui pour suprême ambition de pouvoir compter l'argent qui peut leur passer dans les mains, de savoir assez d'anglais pour parler avec le marchand ou comprendre le magistrat européen et, d'une façon générale, d'être à même de pénétrer dans une certaine mesure la vie des blancs. Pour cela, ils le comprennent assez vite maintenant, il s'agit de travailler à l'école et de s'assimiler tout ce qu'on y enseigne.

Les filles, elles, ne pensent qu'à devenir épouses et mères ; dans l'état actuel du pays c'est leur unique ambition. Or celles-là seules se marient qui répondent aux exigences des maris ; et les maris zambéziens sont gens pratiques qui ont plus de goût pour un cordon bleu que pour un bas de même couleur. Il faut qu'une épouse soit capable de cuire la nourriture et aussi de se la procurer en soignant ses champs. On peut discuter sur cet idéal domestique, on peut même, c'est per-

mis, le trouver terre à terre et peu moderne, mais on ne peut pas discuter le fait brutal qu'au Zambèze, si une jeune fille veut se bien marier, il faut qu'à ses avantages plastiques elle ajoute des vertus solides et très pot-au-feu, c'est le cas d'employer l'expression.

Dès lors les filles qui passaient beaucoup de temps à acquérir une bonne éducation primaire générale étaient tout simplement peu recherchées, même, hélas ! des chrétiens ; il en résulta que l'école perdit en popularité parmi les filles jusqu'au jour où nous eûmes l'idée d'en créer de spéciales pour elles, avec un programme spécial aussi, où les travaux manuels, l'art culinaire et l'agriculture légère avaient une large place. Ce fut une transformation, et bien vite les fillettes apprirent à nouveau le chemin de nos stations. Seulement, là encore, il serait urgent d'organiser, d'agrandir, de faire des essais, d'encourager les initiatives ; mais comment y vaquer lorsque déjà toutes les mains sont trop pleines et tous les budgets trop étroits ?

Nous avons, pour nos écoles de filles, de vastes ambitions qui n'ont rien que de très pratique, de très expérimenté, et de très nécessaire aussi, si du moins nous voulons préparer les foyers chrétiens qu'il faut au pays. Mais d'où nous viendront les ouvrières au cœur large, chaud, dévoué qui, seules, peuvent réaliser ces projets ? Et d'où nous viendront les ressources nécessaires à ces réalisations ?

Ce n'est pas le lieu de donner en détail les programmes d'études en vigueur dans nos écoles ; qu'il nous

suffise, pour ceux qui aiment à savoir, de déclarer qu'un élève qui a suivi tout le cycle de nos classes, y compris l'école normale, possède une solide instruction primaire dont aucun pays n'aurait à rougir ; qu'il a en outre une connaissance biblique que beaucoup pourraient lui envier et qu'il a été enfin préparé, par des cours combinés de pratique et de théorie, à vaquer aux devoirs de l'enseignement. L'impulsion est donnée, la machine est en mouvement, un effort encore et nous verrons, là-bas aussi, des choses grandes et glorieuses à la gloire du Maître.

CHAPITRE X

Les Églises

Dans le chapitre précédent nous avons indiqué quelques-unes des difficultés que la mission scolaire a rencontrées ; il faudrait maintenant dire aussi celles qu'il fallait vaincre pour fonder une église. Seulement il faudrait pour cela répéter bon nombre des pages qui précèdent : il est plus simple que nous y renvoyions le lecteur. Il est pourtant un petit nombre de points qu'il est bon de mettre bien nettement en lumière.

C'est d'abord l'extraordinaire disproportion qui existe entre la tâche redoutable qui nous est imposée et la faiblesse extrême des moyens humains mis à notre disposition. Ces moyens sont, à part l'école dont nous nous sommes entretenus déjà, la parole et l'exemple. Nous avons dit ailleurs les obstacles considérables que rencontre la parole ; il faut y ajouter la défiance naturelle qu'un étranger — un étranger de race et de couleur et non pas seulement de nation — inspire forcément à ceux qu'il visite. Elle est, cette défiance, presque complètement insurmontable ; on arrive à la diminuer beaucoup, et encore y faut-il des années, je me demande si l'on arrive jamais à l'éliminer entièrement. De là l'extrême facilité avec laquelle, dans certains cas, un affairiste ignorant, intéressé, ambitieux, mais noir, arrive à supplanter et à annihiler pour un temps l'influence que des années de service nous ont

acquise. Ceci n'a rien sans doute que de très naturel, ce n'en est pas moins singulièrement douloureux et profondément attristant aussi lorsque l'œuvre même de Dieu en semble compromise.

Reste l'exemple. C'est bien vrai que ce devrait être là notre arme par excellence : vivre comme Jésus, réaliser devant ces pauvres gens une vie de sainteté et de consécration, être et rester après Lui, un crucifié..... Hélas ! quel est le missionnaire qui, à l'énoncé de cet idéal, ne courbe la tête et ne réalise douloureusement tout ce qui a manqué à cet exemple qu'il devait donner. Mais aussi, soyons justes, réalise-t-on en Europe ce que peut être la vie d'un missionnaire en Afrique ? La température est écrasante, la malaria travaille sourdement, la tâche se dresse immense et lassante bien plus par ce qui n'est pas fait que par le travail accompli.... et il faut sans cesse courir à de petits devoirs mesquins et encombrants : c'est une casserole qu'un marmiton noir étourdi a crevé et qu'il faut réparer ; c'est un ouvrier qui vient, souriant et béat, vous déclarer que la tâche que vous lui avez donnée le dépasse, qu'il ne sait pas s'y prendre ; c'est une dent à arracher, une maison à construire, un ménage en bisbille à mettre d'accord, un malade imaginaire qui insiste pour vous conter par le menu toutes ses souffrances ; c'est... que sais-je encore ? et tous ont le secret pour arriver justement au moment où l'on est déjà surchargé, et tous également croient avoir des droits spéciaux à être entendus les premiers. N'est-il pas naturel après

cela que parfois la patience échappe ? Bien naturel, oui ; mais bien peu chrétien, et ces impatiences et ces inconséquences n'en sont pas moins ruineuses pour l'influence du missionnaire et compromettantes pour son œuvre.

Elles ont un bon côté pourtant ces expériences humiliantes et douloureuses ; elles rappellent à l'ouvrier qu'il n'est rien, rien qu'un mauvais instrument que le Maître consent à employer.

L'application de la discipline rencontre aussi des difficultés considérables : qu'est-ce qui peut être permis ? qu'est-ce qui doit être défendu ? Il faut éviter avec soin de se laisser emporter par son instinct de civilisé en mettant l'accent sur des choses qui peuvent nous paraître étranges, mais qui ne sont pas pour cela vraiment nuisibles. Seulement, où faut-il tirer la ligne ? Voilà, par exemple, les pratiques médicales ; il semble bien qu'elles soient à permettre. Oui, mais nous avons vu qu'entre médecine et amulette on ne distingue pas, et qu'entre amulette et fétiche il est souvent difficile de faire une différence. Voici un autre cas : l'usage du tabac. On peut certes discuter sur l'utilité de cette habitude, mais il faudrait être décidément bien étroit pour en faire un cas de discipline ; il n'en reste pas moins qu'au Zambèze c'est autour d'une tabatière que commencent beaucoup des intrigues amoureuses illicites, et que les mots : « donne-moi à priser » ont souvent la valeur d'une proposition malséante. Que faire ?

Peu de règles, aussi peu que possible, tel doit être le

principe, mais ces règles d'une absoluité infrangible. Il faut en effet rééduquer des consciences obscurcies par des siècles de ténèbres, et pour cela il faut que la loi se présente absolue, immuable, intangible. Mais quelle sagesse il faudrait à de pauvres humains pour rédiger un tel code, et cela à l'usage d'étrangers dont on ne connaît jamais, quoi qu'on fasse, que très imparfaitement les habitudes et la mentalité. Dans ce domaine aussi la Mission apparaît comme une œuvre de Titans imposée à des nains. Heureusement que s'ils ne sont, ces pauvres nains, que de piètres outils, ils sont des outils entre les mains du plus puissant et du plus habile des maîtres : celui-là même qui se glorifie dans la faiblesse de ses serviteurs.

Voici en résumé ce que nous demandons des membres de nos jeunes églises en formation : l'abstention de toute pratique reconnue païenne, — et cela implique à peu près toutes les cérémonies nocturnes et une forte proportion des coutumes médicales, — l'abandon de la polygamie et de l'adultère sous toutes ses formes, l'abstinence de toute boisson enivrante. Ils doivent être honnêtes et probes, véridiques, réguliers aux cultes. Enfin nous exigeons que des efforts sincères soient faits en vue d'acquérir la capacité de lire la Bible et une connaissance pratique des vérités qu'elle contient. Il va sans dire que le but constant du missionnaire est de développer l'idéal moral et religieux de ses ouailles et de les entraîner au-dessus de ce minimum réglementaire.

Quelle est maintenant la marche que doit suivre un candidat pour passer officiellement du paganisme au christianisme ?

Lorsque, à la suite de conversations, de réunions ou de tout autre moyen dont Dieu s'est servi pour toucher son cœur, un païen vient demander à « *sebeleza Mulimu* », servir Dieu, il est admis sans grandes difficultés dans une classe de « chercheurs ». Il n'est encore ni chrétien, ni professant, il cherche et il s'instruit. Généralement, ce groupe se réunit le dimanche après le culte principal, et on s'y borne à récapituler la prédication tout en questionnant les membres pour se rendre compte de leur degré de réceptivité et de leur développement religieux.

Quand le « chercheur » croit avoir compris, il demande à entrer dans la classe des « professants ». Désormais il est soumis à la règle de l'église, c'est un professant, ou chrétien non baptisé. Dans cette classe, où il restera plusieurs années, deux au moins, le candidat est mis en face de l'histoire biblique dans ses grandes lignes. Il est en même temps observé, étudié, jaugé par les membres de l'église. Lorsque le missionnaire ou ses représentants en croient le temps venu, ils font passer le professant dans le catéchisme proprement dit. Il va sans dire qu'ils consulteront pour cela les anciens, s'ils en ont, ou en tous cas les membres les plus expérimentés de l'église.

Le catéchisme est un cours d'instruction temporaire, qui n'existe qu'un certain nombre de mois chaque an-

née, tandis qu'on prépare les baptêmes. Dans cette classe l'instruction varie naturellement beaucoup avec le missionnaire, chacun suit le manuel qui lui agrée... ou s'en fabrique un à son usage personnel. Il s'agit de mettre les catéchumènes en présence des vérités essentielles de la Révélation, de les unir à Celui qui est le chemin, la vérité et la vie. Cela exige beaucoup de simplicité, beaucoup de clarté, beaucoup de patience et surtout beaucoup de prières, alors que l'on a souvent bien peu de temps pour s'y préparer.

Après qu'il a parcouru tous ces échelons, le candidat est présenté au Conseil de l'Eglise, puis à l'Eglise, par celui qui l'a instruit et par deux « parrains », nommés par l'Eglise, et qui ont eu pour devoir de suivre leur pupille d'aussi près que possible au cours de son instruction finale. Si ces deux instances se déclarent favorables, le catéchumène est enfin admis au baptême et, du même coup, à la Sainte Cène et à tous les privilèges d'un membre de l'Eglise. C'est ceux-là seulement que, dans nos statistiques, nous qualifions de chrétiens ou de membres de l'Eglise.

La question du baptême des enfants a été tranchée, temporairement tout au moins, et négativement, par nos chrétiens eux-mêmes. Nous ne les avons d'ailleurs pas beaucoup poussés, conscients que nous étions du grave inconvénient qu'il y a à remplir le pays de purs païens pompeusement habillés de noms chrétiens. Par contre, à Séfula, et sur quelques autres stations, nous avons obtenu que les enfants de parents chrétiens fus-

sent présentés à l'Eglise et inscrits sur un registre *ad hoc*. De cette façon, un lien positif est créé entre eux et nous par les promesses faites à cette occasion. L'Eglise, qui a ainsi accepté ces enfants comme siens, a désormais le droit d'en demander compte aux parents (1).

En mars 1921, au moment où nous quittions Séfula pour notre congé en Europe, l'Eglise de cette station se composait de 45 membres baptisés et à peu près autant de professants divers. Les contributions s'élevaient, en collectes, cotisations et écolages à environ 700 francs par année (en comptant la £ à 25 fr.), et ceci est joli étant donnée la modicité des salaires.

Ces chrétiens et professants sont divisés en un certain nombre de groupes en vue de l'évangélisation du pays. Ceux qui se rattachent aux annexes doivent naturellement s'en occuper, les autres, sous la conduite des anciens, se partagent la région qui avoisine la station et vont y tenir des cultes au moins un dimanche par mois. C'est grâce à leurs efforts que notre chapelle, bien trop grande elle aussi lorsque nous la construisions en 1909, devient rapidement trop petite avec ses 15 m. × 9, non compris le portique et l'estrade. Et pourtant les noirs sont passés maîtres en l'art de se

(1) Ceci a une importance de premier ordre en vue de la lutte contre la détestable coutume de faire élever les enfants par des grand'mères, des tantes, des sœurs aînées, etc. Cela permet aussi d'intervenir lorsque les parents tardent trop à envoyer leurs enfants à l'école. On a souvent objecté que cette substitution de la présentation au baptême n'avait pas de fondement biblique, et nous en tombons d'accord ; mais il en est de cela comme de beaucoup d'autres initiatives prises par l'Eglise au cours des siècles, et qui, pour n'être pas strictement bibliques, se légitiment par une nécessité d'adaptation à des circonstances nouvelles.

serrer et de s'entasser ! Nous devrons très prochainement envisager la construction d'une nouvelle église, sensiblement plus vaste, et l'attribution de notre chapelle actuelle aux classes enfantines de l'école de station. C'est un gros travail qui nous attend, mais combien nos cœurs seraient heureux si nous avions souvent, pour de telles raisons, du travail en perspective.

Le collège des anciens compte actuellement quatre membres, dont une femme. Nous avons admis l'éligibilité des femmes à cette charge à cause de la très haute valeur des avis qu'elles peuvent donner dans certains cas ; pourtant, nous n'avons pas cru devoir les nommer en nombre égal, parce que les charges des anciens sont considérables et pourraient facilement entrer en conflit avec les devoirs domestiques des femmes ; en ne les faisant entrer dans ce corps que dans la proportion d'une sur trois, on peut plus facilement exonérer ces dames des prédications et des courses lointaines, sans pour cela charger outre mesure leurs collègues hommes. Pour le moment, nous nommons un ancien pour chaque dizaine complète de membres de l'Eglise, les dizaines trois, six, neuf, etc. étant, ou devant être représentées par des femmes.

Les anciens ont pour fonction de se tenir au fait de la conduite des chrétiens et des professants, d'aider le missionnaire dans l'exercice de la discipline, de visiter les malades, de s'enquérir des absents, de vaquer aux prières matinales qui ouvrent chaque journée sur nos stations, de diriger les bandes formées aux fins d'évan-

géliser les villages avoisinants, de remplacer le missionnaire en cas d'absence et, d'une façon générale, de l'aider en toutes choses et le suppléer en cas de besoin.

Lors de leur entrée en charge, les anciens ont à faire un certain nombre de promesses solennelles et reçoivent, par l'imposition des mains, une consécration spéciale qui les met à part pour ce service. Nous ne saurions assez nous louer de l'aide efficace reçue de ces amis noirs au cours des quelques années passées depuis la formation de ce collège. A diverses reprises, sachant combien leur missionnaire était surchargé, ils ont pris sur eux-mêmes l'expédition de certaines affaires de minime importance, et ils l'ont fait très bien ; dans tous les autres cas où je dus intervenir, ils avaient soigneusement préparé le terrain par des enquêtes minutieuses et intelligentes.

A côté des anciens, il convient de nommer aussi notre corps enseignant indigène. En 1914, lors de notre dernière arrivée à Séfula, nous avions, en tout et pour tout, trois aides à l'école ; de ces trois l'un dut, peu après, être mis à la porte pour inconduite grave. En 1921, nous en avions douze, soit : un évangéliste-instituteur, trois instituteurs diplômés de l'Ecole Normale et huit aides, dont deux femmes, formés par nos soins en vue de l'enseignement dans les classes enfantines. Nous en avons, en outre, un certain nombre qui se préparent en ce moment à l'Ecole Normale, et dont l'entrée prochaine dans la carrière permettra l'ouverture des nouvelles annexes dont la fondation s'impose.

Répétons encore une fois que si nous ne parlons ici que de Séfula, c'est parce que nous avons tenu à rester un témoin et à ne présenter que ce que nous connaissions à fond. Chacun de nos collègues pourrait naturellement établir, lui aussi, un bilan qui se rapprocherait ou s'éloignerait de celui-ci, selon que la station dont il s'occupe est plus ou moins, par l'âge, l'égale de celle dont nous nous sommes entretenus.

CONCLUSION

Au cours des pages qui précèdent nous nous sommes efforcés de rester objectif et de garder une probité absolue ; mais nous avons parlé de choses et de gens que nous aimons, de chrétiens qui sont dans une large mesure nos enfants spirituels ; c'est avouer que nous ne nous targuons nullement de cette sereine impartialité, proche parente de l'indifférence, dont quelques-uns font la condition de tout jugement vraiment scientifique. Si ceux-là ont raison, eh bien, notre travail n'est pas scientifique, tout simplement ; mais nous n'en croyons pas moins qu'il donne un tableau exact, sincère et vécu de l'œuvre de Dieu au Zambèze. Nous avons une trop claire conscience de nos déficits scientifiques et philosophiques pour prétendre à être autre chose qu'un témoin, et un témoin fortement captivé par ce qu'il a vu ; nous avons pourtant conscience d'avoir été un témoin tout à fait véridique et averti dans la mesure que comportaient nos moyens.

Quelles seront donc nos conclusions ?

La première est que les tribus zambéziennes ont constitué un des terrains missionnaires les plus ardus, les plus difficiles et les plus durs qui se puissent concevoir. L'Evangile a rencontré là, coalisés, tous les obstacles

que la sauvagerie dresse par son amoralisme anarchique et toutes les difficultés qu'oppose une organisation très centralisée, très puissante, très convaincue de sa supériorité intrinsèque. C'étaient, réunis dans les mêmes individus, l'orgueil sans borne des hautes classes de l'Inde et la dégradation des derniers des parias. Il n'est pas étonnant que les débuts aient été si lents et qu'il ait fallu, pendant de si longues années, noyer sans cesse les pierres qui devaient combler le bourbier, avant qu'il pût être question de jeter les premières assises de l'Eglise de Jésus-Christ. Il est incontestable que l'histoire des missions protestantes présente peu d'exemples de résultats numériques aussi minces après un temps de travail ausi long.

La seconde conclusion que les faits nous paraissent imposer est que, pour longs et lassants qu'ils aient été, ces temps de travail ingrat en apparence sont maintenant à leur terme. Au cours des six ou sept dernières années, le nombre des élèves de nos écoles a pour le moins triplé et celui des membres de nos églises a pour le moins doublé et on sent partout une conscience plus claire des devoirs du chrétien. Parmi les membres de nos églises nous avons le roi Yeta, autrefois Litia, qui parfois certes nous peine par telle ou telle inconséquence, mais dont le courage moral, dans certaines questions, a été au-dessus de tout éloge, au point que nous en sommes demeurés surpris et même confondus. Il a risqué sa couronne et sa vie, et cela consciemment, pour faire triompher les principes de la tempérance dans ses états.

Avec lui, nous avons Ishée Kwandu, le mari de la fameuse Mokwae, et la Mokwae elle-même dont des nouvelles toutes récentes nous ont annoncé le baptême. Là encore nous ne prétendons pas qu'il s'agisse de conversions profondes, éclairées, extraordinaires, qui feront de ces païens amoraux d'hier des modèles pour tous les temps ; mais ce sont des conversions sincères, impliquant des sacrifices véritables qui préparent le chemin à de nouveaux et plus vastes progrès.

Tous les habitants de ce vaste district, grand, nous le répétons, comme deux fois la Suisse, ont en outre été placés, plus ou moins, en face d'un idéal moral plus haut. Les questions se posent, les consciences peu à peu s'éveillent et le christianisme apparaît comme une chose possible, prochaine, accessible encore que difficile, et non plus comme une impossibilité réservée à quelques initiés.

Ce n'est donc pas sans raison que nous, missionnaires, nous attendons avec foi, pour un avenir très prochain, un développement considérable et très encourageant de cette œuvre. Un autre facteur tend aussi à fortifier cete espérance. La région que nous occupons est une « réserve » indigène. C'est-à-dire que les blancs ne peuvent pas s'y établir autrement que comme magistrats, missionnaires ou marchands et, même à ces titres divers, ils ne peuvent pas y acquérir de terrain ; le pays dans son intégrité doit rester la propriété des noirs. Il en résulte qu'ils sont, et seront toujours plus, là, chez eux et qu'il y a tout lieu de compter que leur nombre

croîtra rapidement, comme il l'a fait au Lessouto pour les mêmes raisons. Or le pays est capable de nourrir facilement dix fois sa population actuelle, et déjà nous arrivent, des territoires portugais de l'ouest, des centaines et des centaines d'émigrants qui fuient l'insécurité administrative de là-bas pour la tranquillité et la dignité de vie qui leur sont assurées chez nous. Est-il, après tout cela, exagéré de croire que le temps des durs labours et des semailles douloureuses va bientôt faire place à celui des récoltes joyeuses ?

Si, après cela, le protestantisme de langue française se désintéressait du Zambèze et le passait à d'autres, il ferait un de ces marchés de dupes auxquels sont parfois acculés les planteurs de café. Ils ont défriché péniblement, mis en place des milliers de jeunes plants, puis, épuisés par les trois ou quatre années d'attente, ils doivent vendre pour un morceau de pain ce qui, tout à l'heure, fera la fortune de l'heureux acquéreur.

Seulement, en Mission, il ne s'agit ni d'hectares de terrain ni de plants inconscients, il s'agit de créatures humaines, d'âmes appelées à grandir jusqu'à la stature parfaite du Fils, et il est certain que nul n'a le droit, par esprit de clocher ou d'orgueil national, de retarder l'heure où une âme rencontrera son créateur. Nous n'avons le droit de conserver le Zambèze que dans la mesure de l'occuper mieux, en tous cas aussi bien, que ceux qui pourraient le faire à notre place.

Après un examen sérieux, prolongé et, pensons-nous, impartial de la question, nous sommes arrivés à la

conviction que, grâce aux expériences faites et aux influences acquises, la Mission de Paris reste encore la mieux à même de poursuivre l'œuvre commencée sur les bords du Zambèze. Seulement, il importe que ces influences et ces expériences soient mises en valeur sans tarder, et pour cela il faut que de nouveaux ouvriers arrivent promptement, et que les budgets puissent faire face aux besoins nouveaux qui s'imposent.

Et ici nous voudrions qu'on nous permette de protester énergiquement contre la tendance moderne de proportionner l'effort aux ressources et non pas aux besoins. Ce n'est certainement pas là la méthode chrétienne, ni pour le missionnaire qui s'en va, ni pour le Comité qui l'envoie, ni pour le fidèle. Jésus n'a jamais proportionné les foules à rassasier au nombre des pains qu'il avait en main ; il a simplement demandé à ses disciples de donner tout ce qu'ils avaient, et sa puissance a fourni le reste, et les disciples n'ont manqué de rien, au contraire, ils ont reçu plus qu'ils n'avaient donné et de beaucoup. Sa puissance aurait-elle diminué, ses promesses seraient-elles caduques ? N'est-ce pas plutôt notre foi qui faiblit et notre obéissance qui hésite. Et qu'on ne s'y trompe pas, celui qui, par son incrédulité, empêche l'action de la toute-puissance divine, est aussi coupable que le riche thésaurisateur qui, par son avarice, empêche l'argent libérateur de couler où il devrait aller. Prier est plus puissant et plus efficace encore que de donner ; mais il faut prier avec foi, avec ferveur, avec intelligence aussi

et avec persévérance, dans un esprit d'obéissance et d'humilité. Où le Maître trouvera-t-il ces intercesseurs qui ouvriront toute grande l'écluse aux flots pressés des bénédictions divines ?

En septembre 1920, au soir d'une longue et chaude journée de marche, nous arrivions, ma petite troupe de compagnons noirs et moi, dans une vaste clairière de la forêt immense. Nous nous installâmes pour la nuit sous un grand bel arbre, à proximité du hameau le plus important. Bientôt nous en vîmes sortir un vieillard qui marchait péniblement.

Il vint à nous, s'assit et nous salua comme c'est la coutume. Une conversation s'engagea : « Nous sommes venus pour voir si tu désires, toi, Mukulu-wa-Mbula, que nous ouvrions ici une école pour tes enfants. » — « C'est à moi », répondit le vieillard, « que vous posez cette question ? Ecoutez : vous voyez mes membres, je suis malade (il était en effet lépreux assez avancé) ; eh bien ! je suis allé par deux fois auprès du roi défunt, Lewanika. Deux fois je me suis jeté à ses pieds en le suppliant de m'envoyer un maître pour mes enfants ; deux fois je suis reparti avec sa promesse que, dès que ce serait possible, nous en aurions un. Et les années ont passé, et celui qui devait instruire mes enfants n'est pas venu, et c'est à moi que vous demandez : veux-tu que nous ouvrions une école dans ton district ! » Et le vieux Mukulu-wa-Mbula se tût, mais son silence était éloquent.

Le lendemain matin, tandis que nous traversions la

clairière pour continuer notre voyage, j'entendis comme une espèce de chant qui montait et se répétait de village en village, et je prêtai l'oreille, et voici, c'étaient les enfants qui s'entre-répondaient et criaient : « Allons, prenons nos pioches et défrichons l'endroit où s'élèvera notre école ! Car nous aurons, nous aussi, notre école et nous serons instruits ! »

Hélas, le vieux Mukulu-wa-Mbula est mort depuis, et il est mort sans avoir vu venir celui qu'il a si longtemps désiré. Et les enfants qui se réjouissaient ainsi il y a tantôt deux ans, vont-ils grandir et mourir eux aussi sans voir venir l'objet de leurs prières inconscientes ?

En 1906, c'était au mois de février et le fleuve était très haut, nous descendions en barque le dangereux rapide de Bombwe. Un faux coup de barre lança avec violence notre esquif contre un rocher, et tous nos rameurs d'arrière furent précipités dans les flots. Deux d'entre eux purent se raccrocher aux bordages et regagner leur place ; deux autres restaient en péril sans que la violence du courant nous permît de les secourir. Une barque nous suivait ; en voyant le danger, ses rameurs s'écrièrent d'une voix : « En arrière, reculons ! » Mais le jeune homme qui leur servait de capitaine se retourna et leur dit : « En arrière, lorsque des hommes sont en danger de mort ?... En avant ! » Et ils y allèrent et purent, tout en passant le rapide, sauver l'un au moins des deux malheureux.

Et c'étaient des Zambéziens, de ces Zambéziens bru-

taux et égoïstes, de ces païens amoraux et ignorants ; mais leur cœur était assez haut placé pour savoir qu'on ne recule pas lorsqu'il s'agit de secourir ceux qui meurent. Nos vieilles églises protestantes de langue française resteront-elles inférieures à ces pauvres gens ? N'entendent-elles donc plus la voix aimée qui répète, encore aujourd'hui : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger. » (Jean X, 16).

Genève et Saint-Imier, avril et mai 1922.

TABLE DES MATIÈRES

CAHORS, IMP. COUESLANT (*personnel intéressé*). — 26.234